

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

AUTOMNE 1924

CAHIER II

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIES PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD

CAHIER II

AUTOMNE 1964

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

1969

KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein

Printed in Germany

SOMMAIRE

EMILIE TESTE

LETTRE

LÉON-PAUL FARGUE

SUITE FAMILIÈRE

VALERY LARBAUD

LETTRE A DEUX AMIS

LOUIS ARAGON

UNE VAGUE DE RÊVE

MICHEL IEHL

WILLERHOLZ

FÉERIE DRAMATIQUE EN 3 TABLEAUX

(Premier tableau)

JEAN PAULHAN

LUCE, L'ENFANT NÉGLIGÉE

RAINER MARIA RILKE

POÈMES

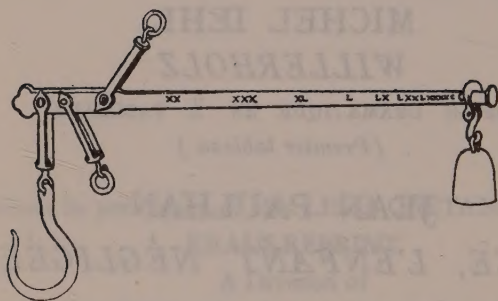
ROBERT HERRICK

POÈMES

TRADUCTION DE AUGUSTE MOREL, PRÉFACE DE VALERY LARBAUD

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 1.600 EXEMPLAIRES
DONT 50 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 50, 150 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 51 A 200,
ET 1.400 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 201 A 1.600.

N° 1002



NOTE DE LA DIRECTION.

L'un de nous s'est trouvé en relation, il y a plus de trente ans, avec un personnage remarquablement éminent dont il fit un petit portrait qui a été publié en 1866, dans le « Courant », sous le titre : *Le noble et bon Monsieur Teste*. Il avait pensé de vive l'imagination en question, et ne s'attendait guère à s'occuper de lui de nouveau, quand lui fut communiqué, voici quelques jours, une lettre assez importante qui s'y rapportait.

Cette lettre, dont on ne lui a rendu qu'une copie, était adressée à son oncle, et contenait des renseignements sur la personne de M. Teste. Elle impliquait qu'il était le père de M. Teste, et que son grand-père, qui s'appelait M. Teste, était le père de M. Teste.

LETTRE

DE

MADAME ÉMILIE TESTE

Après quelques hésitations, j'ai cru devoir répondre à la prière de M. Teste, et lui adresser la lettre ci-jointe. Elle est écrite d'une manière simple et directe, et ne contient que des faits. Elle est adressée à M. Teste, et est datée de Paris, le 10 mai 1896.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute estime et de ma haute considération.

Emilie Teste

NOTE DE LA DIRECTION.

L'un de nous s'est trouvé en relations, il y a plus de trente ans, avec un personnage véritablement singulier dont il fit un petit portrait qui a été publié en 1896, dans le « Centaure », sous le titre : *La soirée avec Monsieur Teste*. Il avait perdu de vue l'original en question, et ne s'attendait guère à s'occuper de lui derechef, quand lui fut communiquée, voici quelques jours, une lettre assez surprenante qui s'y rapportait.

Cette lettre (dont on ne lui a remis qu'une copie dactylographiée), émane en apparence de la propre compagne de M. Teste. Elle implique que le solitaire d'antan s'est marié, et elle nous apprend qu'il vit en province.

Après quelques hésitations, nous nous sommes résolus à la publier, malgré les grands doutes que son texte nous inspire, Tout est suspect dans la substance comme dans la provenance du document. Ce n'est guère le langage d'une femme qu'on y trouve, et moins encore par le style inégal et bizarre que par une certaine absence de retenue et de modestie dans l'expression. Nous soupçonnons fortement cette missive d'être une fabrication éhontée, et notre sentiment n'est pas favorable à l'existence réelle de M^{me} Teste. Même, nous nous sommes demandés si cette lettre n'aurait pas été forgée par M. Teste en personne, dans un dessein qui ne s'explique pas ?

Quoi qu'il en soit, nous livrons au public, à titre purement documentaire, et sans garantie aucune d'authenticité, ces quelques pages, dont plusieurs nous ont paru intéressantes, malgré l'invéraisemblance générale du récit

COMMERCE.

MONSIEUR ET AMI,

Je vous rends grâce de votre envoi et de la lettre que vous avez écrite à M. Teste. Je crois bien que l'ananas et les confitures n'ont pas déplu ; je suis sûre que les cigares ont fait plaisir. Quant à la lettre, je mentirais si je vous en disais la moindre chose. Je l'ai lue à mon mari, et je ne l'ai guère comprise. Cependant, je vous avoue que j'y ai pris une certaine délectation. Les choses abstraites ou trop élevées pour moi ne m'ennuient pas à entendre ; j'y trouve un enchantement presque musical. Il y a une belle partie de l'âme qui peut jouir sans comprendre, et qui est grande chez moi.

J'ai donc fait lecture de votre lettre à M. Teste. Il l'a écouté lire sans montrer ce qu'il en pensait, ni qu'il y pensât. Vous savez qu'il ne lit presque rien de ses yeux, dont il fait un usage étrange, et comme *intérieur*.

Je me trompe ; je veux dire : un usage *particulier*... Mais ce n'est pas cela du tout. Je ne sais comment m'exprimer ; mettons à la fois *intérieur, particulier*,... et *universel*!!! Ils sont fort beaux, ses yeux ; je les aime d'être un peu plus grands que tout ce qu'il y a de visible. On ne sait jamais s'il leur échappe quoi que ce soit ; ou bien si le monde entier ne leur est pas, au contraire, un simple détail de tout ce qu'ils voient, une *mouche volante* qui vous peut obséder, mais qui n'existe pas. Cher monsieur, depuis que je suis mariée avec votre ami, jamais je n'ai pu m'assurer de ses regards. L'objet même qu'ils fixent est peut-être l'objet même que son esprit veut réduire à néant.

Notre vie est toujours celle que vous connaissez : la mienne, nulle et utile ; la sienne, toute en habitudes et en absence. Ce n'est pas qu'il ne se réveille, et ne reparaisse, quand il veut, terriblement vivant. Je l'aime bien ainsi. Il est grand et redoutable tout à coup. La machine de ses actes monotones éclate ; son visage étincelle, il dit des choses que bien souvent je n'entends qu'à demi, mais qui ne s'effacent plus de

ma mémoire. Mais je ne veux rien vous cacher, ou presque rien : *il lui arrive d'être très dur*. Je ne pense pas que personne puisse l'être comme lui. Il vous brise l'esprit d'un mot, et je me vois comme un vase manqué que le potier jette aux débris. Il est dur comme un ange, Monsieur. Il ne se rend pas compte de sa force : il a des paroles inattendues qui sont trop vraies, qui vous anéantissent les gens, les réveillent en pleine sottise, face à eux-mêmes, tout attrapés d'être ce qu'ils sont, et de vivre si naturellement de niaiseries. Nous vivons bien à l'aise, chacun dans son absurdité, comme poissons dans l'eau, et nous ne percevons jamais que par un accident tout ce qu'emporte de stupidités le système de vie d'une personne raisonnable. Nous ne pensons jamais que ce que nous pensons nous cache ce que nous sommes. J'espère bien, Monsieur, que nous valons mieux que toutes nos pensées, et que notre plus grand mérite devant Dieu sera d'avoir essayé de nous arrêter sur quelque chose plus solide que les babillages même admirables de notre esprit avec soi-même.

D'ailleurs, M. Teste n'a pas besoin de parler pour rendre à l'humilité et à une simplicité presque animale les personnes qui l'entourent. Son existence semble infirmer toutes les autres, et même ses manies font réfléchir.

Mais n' imaginez pas qu'il soit toujours difficile ni accablant. Si vous saviez, Monsieur, comme il peut être tout autre !... Certes, il est dur, parfois ; mais en d'autres heures, c'est d'une exquise et surprenante douceur qu'il se pare, qui semble descendre des cieux. C'est un présent mystérieux et irrésistible que son sourire, et sa rare tendresse est une rose d'hiver. Toutefois, il est impossible de prévoir ni sa facilité ni ses violences. C'est chose vaine d'en attendre la rigueur ou la faveur ; il déjoue par sa profonde distraction et par l'ordre impénétrable de ses pensées, tous les calculs ordinaires que font les humains du caractère de leurs semblables. Mes prévenances, mes complaisances, mes étourderies, mes petits manquements, je ne sais jamais ce qu'ils tireront de M. Teste. Mais je vous avoue que rien ne m'attache plus à lui que cette incer-

titude de son humeur. Après tout, je suis bien heureuse de ne point trop le comprendre, de ne point deviner chaque jour, chaque nuit, chaque moment prochain de mon passage sur la terre. Mon âme a plus de soif d'être étonnée que de tout autre chose. L'attente, le risque, un peu de doute, l'exaltent et la vivifient bien plus que ne le fait la possession du certain. Je crois que cela n'est pas bien ; mais je suis ainsi, malgré les reproches que je m'en fais. Je me suis confessée plus d'une fois d'avoir pensé que je préférerais croire en Dieu que de le voir dans toute sa gloire, et j'ai été blâmée. Mon confesseur m'a dit que c'était une bêtise plutôt qu'un péché.

Pardonnez-moi de vous écrire sur mon pauvre être quand vous ne souhaitez que d'apprendre quelques nouvelles de celui qui vous intéresse si vivement. Mais je suis un peu plus que le témoin de sa vie ; j'en suis une pièce et comme un organe, quoique non essentiel. Mari et femme que nous sommes, nos actions sont composées par le mariage, et nos nécessités temporelles assez bien ajustées, en dépit de la différence

immense et indéfinissable de nos esprits. Je suis donc obligée de vous parler incidemment de celle qui vous parle de lui. Peut-être que vous concevez assez mal quelle est ma condition auprès de M. Teste, et comment je m'arrange de passer mes jours dans l'intimité d'un homme si original, de m'en trouver si proche et si éloignée ?

Les dames de mon âge, mes amies véritables ou apparentes, sont fort étonnées de me voir, qui semble si bien faite pour une existence comme la leur, (et femme assez agréable, point indigne d'un sort compréhensible et simple), accepter une position qu'elles ne peuvent se figurer le moins du monde dans la vie d'un tel homme dont la réputation de bizarrerie les choque et les scandalise. Elles ne savent pas que le moindre adoucissement de mon cher époux est mille fois plus précieux que toutes les caresses des leurs. Qu'est-ce que leur amour qui se ressemble et se répète, qui a perdu depuis longtemps tout ce qui tient de la surprise, de l'inconnu, de l'impossible, tout ce qui fait que les moindres effleurements sont chargés de sens,

de risques et de puissance, que la substance d'une voix est l'unique aliment de notre âme ; et qu'enfin, toutes les choses sont plus belles, plus significatives, plus lumineuses ou plus sinistres, plus remarquables ou plus vaines, — selon le seul pressentiment de ce qui se passe dans une personne changeante qui nous est devenue mystérieusement essentielle ?

Voyez-vous, Monsieur, il faut ne pas se connaître aux délices pour les désirer séparer de l'anxiété. Si naïve que je sois, je me doute bien de ce que perdent les voluptés d'être apprivoisées et accommodées aux habitudes domestiques. Un abandon, une possession qui se répondent, gagnent infiniment, je pense, à se préparer par l'ignorance même de leur approche. Cette suprême certitude doit jaillir d'une suprême incertitude, et se déclarer comme la catastrophe d'un certain drame dont nous serions bien en peine de retracer la marche et la conduite depuis le calme jusqu'à l'extrême menace de l'événement...

Heureusement, — ou non, — je ne suis jamais sûre, quant à moi, des sentiments de M. Teste ; et il

m'importe moins de l'être que vous ne croiriez. Tout étrangement mariée que je suis, je la suis en connaissance de cause. Je savais bien que les grandes âmes ne se mettent en ménage que par accident ; ou bien c'est pour se faire une chambre tiède où ce qu'il peut entrer de femme dans leur système de vie soit toujours saisissable et toujours enfermé. Le doux éclat d'une épaule assez pure n'est pas détestable à voir poindre entre deux pensées !... Les messieurs sont ainsi ; même profonds.

Je ne dis point ceci pour M. Teste. Il est si étrange ! En vérité, on ne peut rien dire de lui qui ne soit inexact dans l'instant même !... Je crois qu'il a trop de suite dans les idées. Il vous égare à tout coup dans une trame qu'il est seul à savoir tisser, à rompre, à reprendre... Il prolonge en soi-même de si fragiles fils qu'ils ne résistent à leur finesse que par le secours et le concert de toute sa puissance vitale. Il les étire sur je ne sais quels gouffres personnels, et il s'aventure sans doute, assez loin du temps ordinaire, dans quelque abîme de difficultés... Je me demande ce qu'il y de-

vient ? — Il est clair qu'on n'est plus soi-même dans ces contraintes. Notre humanité ne peut nous suivre vers des lumières si écartées. Son âme, sans doute, se fait une plante singulière dont la racine, et non le feuillage, pousserait, contre nature, vers la clarté !

N'est-ce point là se tendre hors du monde ? — Trouvera-t-il la vie ou la mort, à l'extrémité de ses volontés attentives ? Sera-ce Dieu, ou quelque épouvantable sensation de ne rencontrer, au plus profond de la pensée, que le pâle rayonnement de sa propre et misérable matière ?...

Il faut l'avoir vu dans ces excès d'absence ! — Alors sa physionomie s'altère, — s'efface !... Un peu plus de cette absorption, et je suis sûre qu'il se rendrait invisible...

Mais, Monsieur, quand il me revient de la profondeur !... Il a l'air de me découvrir comme une terre nouvelle ! — Je lui apparais inconnue, neuve, nécessaire... Il me saisit aveuglément dans ses bras, comme si j'étais un rocher de vie et de présence réelle, où ce grand génie incommunicable se heurterait, toucherait,

tout à coup s'accrocherait, après tant d'inhumaines recherches, après quels éloignements sans mesure et quels silences monstrueux !... Il retombe sur moi comme si j'étais la terre même. Il se réveille en moi, il se retrouve en moi, quel bonheur !

Sa tête est lourde sur ma face, et de toute la force de ses nerfs je suis la proie. Il a une vigueur et une présence effrayante dans les mains. Je me sens dans les prises d'un statuaire, d'un médecin, d'un assassin, sous leurs actions brutales et précises ; et je me crois avec terreur tombée entre les serres d'un aigle intellectuel... Vous dirai-je toute ma pensée ? J'imagine qu'il ne sait pas exactement ce qu'il fait, ce qu'il pétrit...

Tout son être qui était concentré sur un certain *lieu* des frontières de sa conscience, vient de perdre son objet idéal, cet objet qui existe et qui n'existe pas, car il ne tient qu'à un peu plus ou à un peu moins de contention... Ce n'était pas trop de toute l'énergie de tout un grand corps pour soutenir devant l'esprit l'instant de diamant qui est à la fois l'idée, la chose,

et le seuil et la fin... Eh bien, Monsieur, quand cet époux extraordinaire me capture et me maîtrise en quelque sorte, et m'imprime ses forces, j'ai l'impression que je suis substituée à cet objet de sa volonté qu'il vient de perdre. Je suis comme le jouet d'une connaissance musculeuse. Je vous le dis comme je puis. La vérité qu'il attendait a pris ma forme et ma résistance vivante ; et par une transposition tout ineffable, ses volontés intérieures passent et se déchargent dans ses mains dures et déterminées. Ce sont des moments bien difficiles. Alors, que faire ?... Je me réfugie dans mon cœur, où je l'aime comme je veux.

Quant à ses sentiments à mon égard, quant à l'opinion qu'il peut avoir de moi-même, ce sont choses que j'ignore, comme j'ignore de lui tout ce qui ne se voit ni ne s'entend. Je vous ai dit tout à l'heure mes suppositions ; mais je ne sais véritablement en quelles pensées ou combinaisons il passe tant d'heures. Moi, je me tiens à la surface de la vie ; je m'abandonne au fil des jours. Je me dis que je suis la servante de l'instant incompréhensible où mon mariage s'est décidé

comme de soi-même. Instant peut-être adorable, peut-être surnaturel ?

Je ne puis pas dire que je sois aimée. Sachez que ce mot d'amour si incertain dans son sens ordinaire et qui hésite entre bien des images différentes, ne vaut plus rien du tout s'il s'agit des rapports du cœur de mon époux avec ma personne. C'est un trésor scellé que sa tête, et je ne sais s'il a un cœur. Sais-je jamais s'il me distingue ; s'il m'aime ou s'il m'étudie ? Ou s'il s'étudie au moyen de moi ? Vous comprendrez que je n'insiste pas sur ceci. En résumé, je me sens être dans ses mains, entre ses pensées, comme un objet qui tantôt lui est le plus familier, tantôt le plus étrange du monde, selon le genre de son regard variable qui s'y adapte.

Si j'osais vous communiquer ma fréquente impression, telle que je me la dis à moi-même, et que je l'ai souvent confiée à M. l'abbé Mosson, je vous dirais au figuré que je me sens vivre et me mouvoir dans la cage où l'esprit supérieur m'enferme, *par sa seule existence*. Son esprit contient le mien, comme l'esprit de l'homme fait celui de l'enfant ou celui du chien. En-

tendez-moi, Monsieur. Parfois, je circule dans notre maison ; je vais, je viens ; une idée de chanter me prend et s'élève ; je vole, en dansant de gaieté improvisée et de jeunesse inachevée, d'une chambre à l'autre... Mais si vive que je bondisse, je ne laisse jamais de ressentir l'empire de ce puissant absent, qui est là dans quelque fauteuil, et songe, et fume, et considère sa main, dont il fait jouer lentement toutes les articulations... Jamais je ne me sens l'âme sans bornes... Mais environnée, mais enclose. Mon Dieu ! que c'est difficile à expliquer !... Je ne veux point dire *captive*... Je suis libre, mais je suis classée...

Ce que nous avons de plus nôtre, de plus précieux est obscur à nous-mêmes, vous le savez bien. Il me semble que je perdrais l'être, si je me connaissais tout entière. Eh bien, je suis transparente pour quelqu'un, je suis vue et prévue, telle quelle, sans mystère, sans ombres, sans recours possible à mon propre inconnu, — à ma propre ignorance de moi-même !

Je suis une mouche qui s'agite et vivote dans l'univers d'un regard inébranlable ; et tantôt vue,

tantôt non vue, mais jamais hors de vue... Je sais à toute minute que j'existe dans une attention toujours plus vaste et plus générale que toute ma vigilance, toujours plus prompte que mes plus soudaines et plus promptes idées. Mes plus grands mouvements de l'âme lui sont de petits événements insignifiants. Et cependant j'ai mon infini... que je sens. Je ne puis pas ne pas reconnaître qu'il est contenu dans le sien, et je ne puis consentir qu'il le soit. C'est une chose inexplicable, Monsieur, que je puisse penser et agir absolument comme je veux, sans jamais, *jamais*, pouvoir rien penser ni vouloir qui soit imprévu, qui soit important, qui soit inédit pour M. Teste !... Je vous assure qu'une sensation si constante et si étrange donne des idées bien profondes... Je puis dire que ma vie me présente à toute heure un modèle sensible de l'existence de l'homme dans la divine pensée. J'ai l'expérience personnelle d'être dans la sphère d'un être comme toutes âmes sont dans l'Être.

Mais hélas ! cette même sensation d'une présence à laquelle on ne peut se soustraire et d'une si intime

divination, n'est pas sans m'induire quelquefois en de viles pensées. Je suis tentée. Je me dis que cet homme est peut-être réprouvé, que je m'expose grandement dans son voisinage, et que je vis sous les feuilles d'un mauvais arbre... Mais je m'aperçois presque aussitôt que ces réflexions spécieuses dissimulent en elles-mêmes le péril contre quoi elles me conseillent de me mettre en garde. Je devine dans leurs replis une suggestion bien habile de rêver à une autre vie plus délicieuse, à d'autres hommes... Et je me fais horreur. Je reviens sur mon sort ; je sens qu'il est ce qu'il doit être ; je me dis que je *veux* mon sort, que je le choisis de nouveau à chaque instant ; j'entends intérieurement la voix si nette et si profonde de M. Teste qui m'appelle... Mais si vous saviez de quels noms !

Il n'y a pas de femme au monde nommée comme moi. Vous savez quels noms ridicules échangent les amants ; quelles appellations de chiens et de perruches sont les fruits naturels des intimités charnelles. Les paroles du cœur sont enfantines. Les voix de la chair sont élémentaires. M. Teste, d'ailleurs, pense que

l'amour consiste à *pouvoir être bêtes ensemble*. Toute licence de niaiserie et de bestialité ! Aussi m'appelle-t-il à sa façon. Il me désigne presque toujours selon ce qu'il veut de moi. A soi seul, le nom qu'il me donne me fait entendre d'un mot ce à quoi je m'attende, ou ce qu'il faut que je fasse. Quand ce n'est rien de particulier qu'il désire, il me dit : *Etre*, ou *Chose*. Et parfois il m'appelle *Oasis*, ce qui me plaît. Mais il ne me dit jamais que je suis bête, — ce qui me touche bien profondément.

M. l'abbé, qui a une grande et charitable curiosité de mon mari, et une sorte de pitoyable sympathie pour un esprit si séparé, me dit franchement que M. Teste lui inspire des sentiments bien difficiles à accorder entre eux. Il me disait l'autre jour : *Les visages de monsieur votre mari sont innombrables !*

Il le trouve « un monstre d'isolement et de connaissance singulière », et il l'explique, quoiqu'à regret, par un orgueil de ces orgueils qui vous retranchent des vivants, et non seulement des actuels vivants, mais des vivants éternels ; — un orgueil qui serait tout

abominable et quasi satanique, si cet orgueil n'était, dans cette âme trop exercée, tellement âprement tourné contre soi-même, et ne se connaissait si exactement, que le mal, peut-être, en était comme énérvé dans son principe.

« Il s'abstrait affreusement du bien, me dit l'abbé, mais il s'abstrait heureusement du mal... Il y a en lui je ne sais quelle effrayante pureté, quel détachement, quelle force et quelle lumière incontestables. Je n'ai jamais observé une telle absence de troubles et de doutes dans une intelligence très profondément travaillée. Il est terriblement tranquille ! On ne peut lui attribuer aucun malaise de l'âme, aucunes ombres intérieures, — et rien, d'ailleurs, qui dérive des instincts de crainte ou de convoitise... Mais rien qui s'oriente vers la Charité ».

« C'est une île déserte que son cœur... Toute l'étendue, toute l'énergie de son esprit l'environnent et le défendent ; ses profondeurs l'isolent et le gardent contre la vérité. Il se flatte qu'il y est bien seul... Patience, chère dame. Peut-être, certain jour, trouvera-t-il quelque empreinte sur le sable... Quelle heureuse et sainte ter-

reur, quelle épouvante salutaire, quand il connaîtra, à ce pur vestige de la grâce, que son île est mystérieusement habitée !... »

Alors j'ai dit à M. l'abbé que mon mari me faisait penser bien souvent à un *mystique sans Dieu*...

— « *Quelle lueur !* a dit l'abbé, — *quelles lueurs, les femmes quelquefois tirent des simplicités de leurs impressions et des incertitudes de leur langage !...* »

Mais aussitôt, et à soi-même, il répliqua :

— « *Mystique sans Dieu !... Lumineux non-sens !.. Voilà qui est bientôt dit !... Fausse clarté... Un mystique sans Dieu, Madame, mais il n'est point de mouvement concevable qui n'ait sa direction et son sens, et qui n'aille enfin quelque part !... Mystique sans Dieu !... Pourquoi pas un Hippogriffe, un Centaure !*

— *Pourquoi pas un Sphynx, monsieur l'abbé ?* »

Il est d'ailleurs chrétiennement reconnaissant à M. Teste de la liberté qui m'est laissée de suivre ma foi et de me livrer à mes dévotions. J'ai toute licence d'aimer Dieu et de le servir, et je me puis partager

très heureusement entre mon Seigneur et mon cher époux. M. Teste quelquefois me demande de lui parler de mon oraison, de lui expliquer aussi exactement que je le puisse, comment je m'y mets, comment je m'y applique et m'y soutiens, et il désire de savoir si je m'y abîme aussi véritablement que je le crois. Mais à peine j'ai commencé de chercher mes mots dans mon souvenir, il me devance, il s'interroge soi-même, et se mettant prodigieusement à ma place, il me dit sur ma propre prière de telles choses, il m'en donne de telles précisions qu'elles l'éclairent, la rejoignent en quelque sorte dans son altitude secrète, — et qu'il m'en communique la disposition et le désir !... Il y a dans son langage je ne sais quelle puissance de faire voir et entendre ce que l'on a de plus caché... Et cependant, ce sont des propos humains que les siens, rien qu'humains ; ce ne sont que les formes très intimes de la foi reconstituées par artifice, et articulées à merveille par un esprit incomparable d'audace et de profondeur ! On dirait qu'il a froidement exploré l'âme fervente. Mais il manque affreusement à cette recom-

position de mon cœur brûlant et de sa foi, son essence qui est *espérance*... Il n'y a pas un grain d'espérance dans toute la substance de M. Teste; et c'est pourquoi je trouve un certain malaise dans cet exercice de son pouvoir.

Je n'ai plus grand chose à vous dire aujourd'hui. Je ne m'excuse pas d'avoir écrit si longuement, puisque vous me l'avez demandé et que vous vous dites d'une avidité insatiable de tous les faits et gestes de votre ami. Il faut en finir cependant. Voici l'heure de la promenade quotidienne. Je vais mettre mon chapeau. Nous irons doucement par les ruelles fort pierreuses et tortueuses de cette vieille ville que vous connaissez un peu. Nous allons, à la fin, où vous aimeriez d'aller si vous étiez ici, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir, comme l'eau va à la rivière, et se retrouvent nécessairement. Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres, tous les *absents* possibles, et de tous les genres. On dirait qu'ils recherchent leurs éloignements mutuels. Ils doivent aimer

de se regarder sans se connaître, et leurs amertumes séparées sont accoutumées à se rencontrer, à se concevoir!.. L'un traîne sa maladie, l'autre est pressé par son angoisse ; ce sont des ombres qui se fuient ; mais il n'y a pas d'autre lieu pour y fuir les autres que celui-ci, où la même idée de la solitude attire invinciblement chacun de tous ces êtres absorbés. Nous serons tout à l'heure dans cet endroit digne des morts. C'est une sorte de ruine botanique. Nous y serons un peu avant le crépuscule. Voyez-nous, marchant à petits pas, livrés au soleil, aux cyprès, aux cris d'oiseau. Le vent est froid au soleil, le ciel trop beau parfois me serre le cœur. La cathédrale cachée sonne. Il y a, par ci, par là, des bassins ronds et surhaussés qui me viennent à la ceinture. Ils sont pleins jusqu'à la margelle d'une eau noire et impénétrable, sur laquelle sont appliquées les énormes feuilles du *Nymphaea Nelumbo* ; et les gouttes qui s'aventurent sur ces feuilles roulent et brillent comme du mercure. M. Teste se laisse distraire par ces grosses gouttes vivantes, ou bien il se déplace lente-

ment entre les « planches » à étiquettes vertes, où les spécimens du règne végétal sont plus ou moins cultivés. Il jouit de cet ordre assez ridicule et se complait à épeler les noms baroques :

Antirrhinum Siculum

Solanum Warscewiczii !!!

Et ce *Sisymbriifolium*, quel patois !... Et les *Vulgare* et les *Asper*, et les *Palustris*, et les *Sinuata*, et les *Flexuosum*, et les *Praealtum* !!!

— *C'est un jardin d'épithètes*, dit-il, l'autre jour, *jardin dictionnaire et cimetière*...

Et après un temps, il se dit : « *Doctement mourir... Transiit classificando.* »

Recevez, monsieur et Ami, tous nos remerciements, et nos bons souvenirs.

EMILIE TESTE.

SUITE FAMILIÈRE

Les vagues toussent dans leurs cornes.

FRANÇOIS VALÉRY.

C'est le résidu vrai qui est divin.

MAISTRE.

Il y a

trop de monde à la guerre, trop de monde dans les rues, trop de vermine sur le monde, trop de livres dans les boutiques, trop de pages dans les livres, trop de phrases dans les pages, trop de lignes dans les phrases, trop de mots dans les lignes, trop de lettres dans les mots, à l'exception d'un seul si je m'adresse à un cuistre, il y a trop à lire dans les lignes et pas assez entre les lignes, trop de lecteurs, et qui bâfrent, et trop peu qui, sachant manger, prétendent boire, trop de bourgeois dans le lecteur et trop de lecteur dans le bourgeois. N'éludons pas le mot bourgeois. Nous vivons dans une ville.

J'appelle bourgeois quiconque renonce à soi-même, au combat et à l'amour — pour sa sécurité.

J'appelle bourgeois quiconque met quelque chose au-dessus du sentiment. J'expliquerai cette mécanique.

Celui-là fait cloporte avec les pieds des autres.
Il ne peut respirer que l'haleine des autres.

Il n'existe que dans les autres, et par les autres.

Il souffle sa lampe et s'éclaire au réverbère d'en face.

Il incorpore la moyenne universelle dans la substance personnelle, mais l'irradiation se fait mal et il s'enkyste.

Ses vêtements le portent. Il ne les porte pas.

Si tu sautes en hauteur devant lui, tu le rends cardiaque.

Il n'est pas d'une méchanceté cérastoïde. Il ne ferait pas de mal à un lion.

C'est un requin sans les dents. C'est un oursin sans les épines.

Il ne s'approche d'une langue, ou d'une idée, que s'il la croit bien morte, et qu'il la voit momifiée dans une vitrine, et que ça ne peut plus mordre, et il s'en approche sur la pointe des pieds.

Il aime la nature en boîtes de conserves, avec une clef pour les ouvrir, et il les rate.

Il a fait fi du patois de son cœur pour apprendre la grammaire de la caste.

Il a le sens de la caste comme un animal a le sens du danger.

C'est un aliéné sentimental.

Ces gens-là nous traînent sans relâche à la lèche. On comble d'honneurs les pieds plats, les pieds bots, les continuateurs de Kekschaus, les continuateurs de Ronsard, les continuateurs de Conrart, les continuateurs de Law, les continuateurs de Gobseck, les continuateurs d'Onan, de Volterre, de Banville, de Dreyfus. Fléchier avait fondé une académie de plagiat. Si nous faisons une académie de pourliche ? Des messieurs vendeurs aux chicots soignés, le maintien sévère et la bouche mielleuse, transparent au gilet, condylome à

la boutonnière, ou dans l'uniforme du cornichon, tournebroke en varicocèle, nous engageant à chausser les vieilles pantoufles de Louis XIV. Nous préférons marcher pieds nus. Nous avons les pieds préhensiles.

En art pas de hiérarchie, pas de sujets, pas de genres. L'art n'a pas besoin de luxe, de bijoux, de cabochons, de pastilles du sérail fumant dans le sang de Jean-Baptiste, comme un mégot dans un vieux pot de confitures, de promenades le long d'un fleuve avec de grands lévriers et des idées de suicide, d'héroïnes intoxiquées, de madones pharmaceutiques, de penseurs à tête de gendarme anémique, d'esthètes aux postures de lions fatigués, de villes d'art, de feublisme, comme parlait Barrès, de grands particuliers comme Chateaubriand, pédicure pour reines barrées, tueur de rats musqués dans sa chambre ; Byron, coiffeur d'orages ; Vigny,

précurseur du vicomte de Borelli, barre de nouille peinte en acier ; Lamartine, fantôme de redingote aux pellicules d'étoiles ; d'Annunzio , conserve d'art, sorcier de Musée Tussaud, cierge vénéneux pour messe noire. Ces messieurs se prévalent de mots qui ont de la grandeur par eux-mêmes. Ils se surclassent du pedigree universel. Ils déclament au centre d'un panorama de saints lieux communs couronnés de feux de Bengale, d'illustres dômes chauves à perruque d'or et de boccas pataclassiques : « Accourez, flammes de l'Esprit ! » Les grands raseurs travaillent dans l'in-folio, comme il est convenu que les architectes prix de Rome ne construisent que des bâtiments officiels et des palais nationaux.

Ne mets jamais d'eau dans ton vin.

Je ne vois dans l'art que le pur cristaux, le grain d'aniline qui peut colorer un verre à liqueur, un verre à dessert, une coupe à Champagne, un verre à Bordeaux,

un magnum, un jeroboam, une dame-jeanne, une jarre, une barrique, un cuvier.

Le verre à liqueur ne m'intéressait déjà plus.

Dans l'art le ver de radium qui sourd, unique, avec une terrible douceur, comme une idée fixe dans le sommeil, comme le bond cligne dans la gangrène en veilleuse des serpents, comme la mort ouvre l'œil dans le spermatozoïde, dans les villes aveuglées, sous les sommiers des terrains cerclés de douves crayeuses, plus bas que les vieux trônes et les carcasses, sous les marteaux feutrés de la nuit.

L'art dans le cristaux de bismuth qui descend en lui-même et s'étage à l'intérieur. Il s'irise et n'est pas d'un goût très pur, mais quel escalier pour un pou mégalomane !

Il n'y a pas assez de circonvolutions dans les cerveaux pour qu'ils simplifient. (Voir le schéma du cerveau du mathématicien Gauss).

Il n'y a pas de simplicité réelle. Il n'y a que des simplifications. Le naturel en littérature suppose le comble du travail — ou de la manière.

Il faut qu'il y ait des colonnes. Le moment vient où l'édifice tient tout seul, et où tu peux les retirer, doucement. Mais il faut que leur fantôme se fasse toujours sentir.

Ne laisse tomber sur la page que ce qui stalle. Ne tire pas sur la stalactite. Ce n'est pas une tétine.

Il faut que chaque mot qui tombe soit le fruit bien mûr de la succulence intérieure, la goutte qui glisse du bec de la bécasse à point.

Ne nous sers que du café filtre.

Chabrier s'impatientait des longueurs de je ne sais plus quelle symphonie. Tu as tort, lui dit un ami. C'est tout de même une machine construite. Attends que le plan se dégage.

: « Et si je veux que ce soit bien tout le temps, moi ? »
répond en bâillant Chabrier.

Trop de mots. Ne laisse se lever de leur place que les chefs de file.

Ne laisse sortir qu'un mot d'élite, un débrouillard bien nourri, bien équipé. Tu l'arrêtes longtemps à la grille, et s'il est fin prêt, tu l'envoies faire les commissions pour tout le monde.

Ferme tes carrés de murs sans lézardes. Surveille tes ouvriers. Garde-toi des fuites.

Surveille le mot qui se trouve à la pointe, prêt à sortir. Le sergent Rabot, d'Erckmann-Chatrian, qui se trouvait un peu en l'air à l'angle des divisions Donzelot-Marcognet, fut longuement frotté de biais par un demi-tour de cavalerie anglaise. Il se défendait de toutes ses forces en pensant à sa vieille maman, mais au bout d'une minute il avait l'air d'un caroubier. Soutiens la charge du lecteur. Ménage tes mots pour leur travail.

Quand tu commences la musique, ou la boxe, ou le poème, tu raffines sur des casse-tête harmoniques, tu fais trop de feintes, tu penses en triplets. Ce n'est que plus tard que tu te résumes dans un petit groupe infailible, dans une touche heureuse. As-tu jamais vu tirer Rue ? Il restait en ligne, immobile et comme pétrifié. Tout à coup, il touchait droit, l'air étonné, comme par hasard. *Ad augusta per angusta*. La réciproque est vraie, si ça te fait le moindre plaisir.

Ne fais donc jamais de citations classiques : Tu exhumes ta grand'mère en présence de ta maîtresse.

Nous ferons renifler aux cuistres, s'ils nous embêtent, tes compositions et tes thèmes annotés par notre maître Edet. Nous y trouverons l'occasion de reparler de cet homme excellent et juste.

Il faudrait bien, une fois pour toutes, en finir avec ces machines-là. Nous en sommes faits, c'est entendu,

mais que ça ne sente pas, c'est de la politesse la plus élémentaire. Et nous avons autre chose.

Vous n'allez pas, toute la vie, ressasser les souvenirs que vous prétendez avoir du ventre de madame votre mère.

Saint Amant, qui est tout imprégné de latin, n'en savait pas un mot.

Pas trop de lectures. Tu décales ton équation. Tu engraisse ta cellule noble,

Pas trop de voyages. C'est aussi d'un aliéné sentimental, ou d'un parvenu.

Tu émousses ton goût dans ces pickles. Tu perds ton aiguille dans cette botte de lianes. Tu t'édulcores dans ces sabirs. Tu te mithridatises.

Tu te crois libre parce que tu pars et tu emportes tes pantoufles.

N'en parle pas trop. C'est d'une débutante qui n'en revient pas d'échanger sa malle de bonne, poilue comme un déménageur, contre une malle de chez Vuitton.

Pas trop de citations d'anglais, d'italien, d'espagnol, Tu as l'air d'un larbin d'hôtel qui colle des étiquettes sur les bagages.

Enfin, que ton anglais ne te sorte pas par le nez.

J'aime le Tour du Monde et le Journal des Voyages. J'aime trouver l'image des villes célèbres sur les vieux paquets de chicorée de Bressuire.

Qu'est-ce que tu vas voir ailleurs ? Des français que ce n'est pas vrai, qui parlent l'argot parisien mieux que moi-même et qui ont une chechia sur la tête ?

Les Ritz et les Majestic sont devenus des bouillons de littérature diplomatique. Les cousines férues d'art y vont en voyage de noces. Il faudra trouver autre chose.

Si le Port de la Villette et le canal Saint-Martin, pleins de crinières d'écluses et de lumières marines, se passaient à Venise ou à Amsterdam, tu les trouverais admirables, et tu ne les connais même pas.

Quand il écrivait le Bateau Ivre, Rimbaud n'avait jamais vu la mer.

Ce que tu écris, si c'est fort, a les dehors d'une fausse modestie.

Descartes fait des mariages de raison. Rimbaud des mariages d'amour.

Les poètes sont des marieurs. D'un coup de trompe, une trompe de la vallée de Thévalle, ils font venir des quatre coins de l'univers les personnes et les images les moins assorties, les plus étranges en apparence, et ils les marient, et ils les serrent comme les hémisphères de Magdebourg, et au bout de cent ans, on s'aperçoit que ça fait de bons ménages, tout aussi bien que les grands mariages de Descartes, et que ça marche — pour l'éternité.

La meilleure façon de gagner Dieu, c'est de bien faire ce que tu fais. Les gens qui s'en occupent tout le temps me font penser à ces ouvriers qui demandent sans cesse audience au patron. Pendant ce temps-là, l'ouvrage ne se fait pas.

Laisse donc les dieux tranquilles. Si tu les sursatures ils te foutront qq. jour un coup de pied qq. part dont tu ne te relèveras pas.

L'ouvrage ne doit pas être trop vaste. Il faut qu'il soit circonscrit dans le champ d'une vision nette et que l'esprit s'y puisse rassembler. Mieux tu diaphragmes, meilleure est l'image.

Coupe les cheveux à ton lyrisme. Coupe lui-même un peu les ailes. Laisse voir tes yeux entre tes doigts. Scalpe l'emphase. Une grande phrase est un cri de mondaine. Un mot, rien qu'un petit mot bien placé, je t'en supplie.

La petite terre frileuse de Tanagre ou de Cyrénaïque, déroulée comme une oreille pure, me touche autrement que tout le théâtre de Rodin, avec son tonnerre de coups de pouces.

La qualité, c'est de la quantité assimilée.

Le génie est une question de muqueuses.

L'art est une question de virgules.

Les mauvais poètes sont des poètes inspirés.

Le lecteur croit que les mots ont un sens. Le mot lampe est commun au poète et au lampiste.

Ouvre ta porte au lecteur. C'est à lui de trouver les cachettes.

Tous les matins, avec une brosse demi-dure, nettoie ton cerveau de ce qu'il a mangé la veille.

Il tombe une pluie d'une finesse et d'une lenteur insolites, qui passe devant les lumières comme une petite chevelure rousse et vient se poser sans couler sur les tortues vernissées de la ville embouteillée.

Pendant ce temps, dans leur créneau, sur leur pied-selle et jusque dans leur lit, les pisse-bouquins, d'une dent de crotale inoffensive, distillent un venin délétère, grâce à ce bon papier de bois.

Ne te laisse pas spécialiser. Garde-toi de l'orthopédie. Reste un amateur distingué.

J'ai fait mon choix depuis longtemps. Je préfère les hommes aux œuvres.

J'ai des amis qui n'ont que des qualités d'homme et je les aime.

J'en ai qui sont de fameux artistes et dont l'approche m'interdit, comme à la vue d'un prisonnier qui s'avance derrière son grillage.

L'art m'a fané mes meilleurs amis.

Ce n'est pas ce qui se passe dans votre tête qui m'intéresse. C'est que vous ayez une tête.

Comme vous être drôles à regarder, mes chers Coludions. Je n'en reviens pas.

Vous attrapez une théorie qui sera virulente un quart de siècle, vous bricolez une invention qui tournera bien sur un demi-siècle, vous écaillez une découverte qui ne sera pas recouverte avant un siècle, c'est-à-dire une petite journée de ces temps quaternaires où nous sommes encore. Là-dessus vous direz que la terre est constante dans tout le système et que la pluralité n'est qu'un mirage, ou que la terre est bien immobile, avec trois étages comme dans les mystères,

sans parler de ceux des chemins de fer souterrains, des hydrobus aux yeux boulus d'or bousculant les squales dans la mer, des grill-rooms populaires établis depuis peu de siècles aux abords du feu central, et de ceux des avions montant les bras en croix dans l'éther, aspirés vers d'autres cantaloups par des bancs de larves encore mal connues, périsprit de la terre à l'état colloïdal.

Qu'importe que tu penses le monde ou qu'il te pense, que nous soyons les crayons électriques, les vespertillons, les étincelles d'une association foudroyante, d'une catalyse divine, d'une poussée de granulie cosmique, de l'erreur d'un vortex lanceur d'un lasso de rides géniales, et que je me dévide vertigineusement avec ma chaise. Tout ce que nous pouvons dire, faire et trouver, va, c'est de l'homme, et l'inconnue joue avec nous comme le chat avec la souris.

J'ai vu, tout au bout d'une vaste machine et dans un endroit quasi sexuel, un petit rouage endormi qu'un long bras d'acier venu de loin réveillait parfois d'un air pimbêche. Il sortait alors de son boîtier, s'allumait

d'un anneau rose, s'ouvrait comme une bête qui va prendre son vol, déployait une sorte de trousse, et se mettait à faire une besogne locale en tournant dans un petit cercle avec un bruit de macroglosse. D'instant en instant, il avait l'air de profiter d'une certaine tolérance pour s'écarter à droite et à gauche, en tournant son œil de caméléon à l'hélium, comme s'il avait voulu courir en liberté sur les grands plans que la courbe perd, tourner sa planète et voir ses dieux. Mais à peine avait-il cligné sur le moyeu de la deuxième bielle, il ralentissait, comme à regret, soufflait petitement, faisait entendre une plainte décroissante, son œil pâlisait par degrés, lâchant une larme de graisse, il bouclait sa petite voirie, rentrait dans sa gorge et se rendormait. C'est ce qu'il avait de mieux à faire. Et ainsi de suite.

Je ne m'intéresse plus qu'à votre caractère, que vous n'avez pas cultivé. Le caractère est un métier,

que vous ne voulez pas apprendre. Quand nous y mettons-nous ?

Je ne m'intéresse plus qu'aux moindres lapsus de votre mystère.

Non, ce n'est pas votre savoir que j'aime en vous, c'est ce patois de l'âme, et cette vocation pour le bonheur, que vous parlez si bien quand vous n'y pensez pas.

Quand nous sommes arrivés à Argenton-sur-Creuse, où je t'amenaïs pour la première fois, nous étions un peu souïs des conversations de ce long voyage en voiture, la glace baissée sur le crépuscule, et des tableaux et des bruits de la route ; les rayures et les rumeurs ; l'odeur de pain chaud de midi, les longs fils de miel des insectes, le tournoi des cires chantantes, le sucre violet du soir, l'iris qui sort des cheminées. Tu te souviens.

Nous sommes descendus à l'hôtel de la Promenade et nous avons demandé un tire-boutons à un garçon triste. Et il nous a dit, en nous l'apportant : Tenez, donc Messieurs, avec une inflexion si douce, un regard si fidèle à sa vie de province, enclose et docile, un geste si content du soin de bien servir, que nous nous sommes regardés et que j'ai senti monter une absurde envie de pleurer. Et puis, c'était dans mon pays, plein du souvenir de mon père et des vacances.

La nuit venait. La Vierge d'or se voilait, là-haut, sur sa colline. Les persiennes se fermaient sur les pots de fleurs, bientôt réglées d'une portée de lampe, enfumées de formes qui nous épiaient. Des pas lourds tournaient la rue, bronchaient sur les pavés pointus. C'était l'heure où le chagrin s'ouvre quelque part, comme un pétunia, pour l'insomnie. L'épicière amoureuse pressentait l'automne. Un train bâillait longuement dans la gare voisine. Le bruit de la Creuse commençait à fraîchir le long des jardins bordés de vapeur et des maisons éteintes où dorment les vieux grommeleurs et les fil-

lettes qui grattent le mur. Un piano se mit à compter ses larmes.

Au-dessus des toits, d'une fenêtre éclairée, grande ouverte et vide, un chant de femme partit comme une étoile filante. Je voudrais retrouver le calme de ces jours, et répondre d'un cœur tranquille au doux cri d'Argenton qui traversait la nuit.

LEON-PAUL FARGUE.

LETTRE A DEUX AMIS

J'aime à penser, mes bons amis, que cette lettre vous trouvera installés dans la station thermale voisine des Andes où vous étiez l'hiver dernier, — ou dois-je dire l'été dernier ? — et d'où vous m'avez envoyé les photographies les plus récentes que j'aie de vous. Elles sont là, sur ma table, pendant que je vous écris. Je vous vois, souriants, et appuyés l'un à l'autre, sur une route neuve que suivent les rails d'un tramway, — figures familières de Paris dans un paysage que je n'imagine pas. Je lis la date : janvier 1924, écrite de votre main, A..., et je vous vois en jupe blanche, à côté de R... en pantalon et souliers blancs. Je vois le soleil des antipodes sur vous et je pense à une phrase du dernier livre de R... : « ... son bras qui reflète le soleil du voyage... » Qu'il a donc bien exprimé, en trois mots, le soleil mouvant des traversées, de la vie à bord : cette lumière qui ne se repose jamais, qui sans cesse quitte et reprend les

hublots, les portes, nous frôle nous évite nous éclabousse descend sur nous puis remonte, nous abandonnant après nous avoir bénis, et atteint son plus haut point de mobilité dans les arrivées aux ports, où elle s'affole comme une lampe secouée au bout d'un fil. Cette lumière avec laquelle il est impossible de se familiariser et dont les habitudes ne nous sont pas connues, on la retrouve aussi par association de souvenirs dans tous les lieux où on ne fait que passer et où on sait qu'on ne s'habituerà pas, comme les stations thermales par exemple ; et cela me fait songer que je suis né dans cette lumière mouvante, inconstante, agitée, qui efface ses ombres à mesure qu'elle les dessine, dans ce soleil du voyage que renvoie le bras nu de l'héroïne de R....

(Je m'aperçois ici que ma traduction hâtive a été injuste pour le texte de R... : j'ai mis « reflète » et c'est « renvoie » qu'il fallait dire, puisqu'il a écrit : « ... la piel de su brazo que *devuelve* el sol del viaje. »)

Cela m'amuse, mes chers compatriotes argentins de la Rive Gauche, de vous faire la surprise de vous

écrire sur les pages de cette revue. Peut-être vais-je retrouver quelque nouvelle que j'ai oublié de vous donner dans ma dernière lettre. Mais non, je vous ai tout dit, et du temps qu'il faisait, et de nos amis, et de toutes les choses qui nous intéressent, et il n'y a rien de changé à tout cela. No hay novedad.

Mais j'ai enfin trouvé le temps de lire *detenidamente* les deux premiers numéros de votre revue « Proa »; et d'abord votre manifeste, qui est une déclaration d'indépendance, ferme, raisonnable, sans déclamation. Désormais, l'écrivain hispano-américain ne sera plus un Européen exilé dans un pays hostile dont les habitants le regardent avec méfiance et dédain, — je parle du véritable écrivain, comme Rubén, par exemple, et Rodó, et Florencio Sánchez, et Herrera Reissig, — et vous à présent et vos amis, et non pas de ces générations innombrables de bons élèves des Jésuites du XVIII^e siècle, qui continuent inlassablement à refaire leurs petits exercices de prosodie et de rhétorique. Je vous imagine, les jeunes de Buenos-Ayres, vous rencontrant, vers 1915-1918 : Qu'est-ce que nous faisons

parmi ces provinciaux ? Vite, prenons des billets pour Paris, pour Madrid... Nous nous retrouverons là-bas. Mais non, l'Europe est en guerre ; nous n'obtiendrons pas nos passeports ; il faut rester ici, attendre. Mais nous sommes pressés et puis... si nous étions assez nombreux pour former un « ambiente », un milieu !... S'il y avait, dans l'aristocratie de naissance et d'argent de ce continent, des gens disposés à nous lire, à nous aider moralement et matériellement, des gens assez cultivés pour savoir qu'il y a quelque chose au-dessus de la vanité sociale et des politiques locales ? et que c'est nous qui représentons ce « quelque chose » ? Oui, il y en a ! Mais nous sommes dispersés aux quatre coins d'un territoire aussi grand que la moitié de l'Asie. Eh bien, au lieu d'aller en Europe, nous irons à Santiago, à Lima, à Bogota, à Caracas, à México. Quelle nouveauté pour un Américain : voyager en Amérique ! J'imagine votre ambassadeur, Oliverio Girondo, ce charmant poète, chasseur d'images comme Humboldt était chasseur de papillons tropicaux, partant de Buenos-Ayres pour visiter les queridos com-

pañeros, qu'il aurait autrefois rencontrés à Montparnasse, à présent immobilisés dans leurs pittoresques capitales locales, leurs capitales qu'ils étaient en train de découvrir, comme Jorge Luis Borges était en train de découvrir « la ferveur de Buenos-Ayres ». De très grandes villes ensoleillées, pleines de contrastes surprenants, des villes ultra-modernes, des villes « ultra » tout court, villes *futuristas* et *dadaïstas*, espèces de Barcelones et de Madrids avec des quartiers rappelant Séville, Bilbao et... Rotterdam, et auxquelles il ne manquait, pour être des capitales semblables à celles du Vieux Monde, qu'une élite intellectuelle fortement installée, respectée, en relation avec d'autres élites et appliquant dans toute sa rigueur le principe, qui paraît tout simple et banal, mais qui est la formule magique de tout art : imiter ce qu'on a devant les yeux et styliser le langage qu'on parle tous les jours.

Tout cela s'est accompli, et désormais, les livres qui viendront de l'Amérique latine nous parleront des choses que nous désirions connaître *à fond*, c'est-à-dire *poétiquement* : la Pampa, votre grand domaine,

R... ; les Andes ; vos grandes villes ; vos peuples, ce mélange de races, ces coins où s'attarde le passé colonial, votre étonnante histoire, et ce qui est votre exotisme bien à vous : les vigoureux débris des civilisations indiennes. Finies, les descriptions de Versailles et de Venise, sans intérêt pour nous.

J'ai lu dans « Proa », avec un plaisir particulier, les contributions des quatre directeurs. Je vous ai déjà dit ce que je pensais de vos *Poemas solitarios*, et je me répète certains de vos versets avec une véritable nostalgie :

*La prairie entrait jusqu'au seuil des chambres et
quelque chose de grand se couchait dans toutes les ombres.*

*La moindre brise occupait des lieues de pampa, et
les sons arrivaient sans rupture de la plaine pure comme
un ciel.*

.

Je voudrais, cher ami, vous donner quelque chose en échange du plaisir que m'ont apporté ces poèmes, mais j'ai bien peu de choses à vous donner. Il m'est arrivé de joindre à mes lettres, dans les grandes enve-

loppes de papier épais que j'emploie spécialement pour ces voyages postaux transatlantiques, quelque passage supprimé d'un de mes articles destinés à votre journal de Buenos-Ayres : une digression qui n'y a pas trouvé place, un passage que j'ai jugé trop technique, trop « confidentiel », ou au contraire trop général, mais que je crois pouvoir vous intéresser. Cette fois-ci, je vous enverrai le chapitre II du livre dont je suis en train de corriger les épreuves (*Ce vice impuni, la lecture...*), recueil d'études et de notes sur quelques écrivains de langue anglaise. J'aimerais savoir ce que vous en pensez. Mais ce n'est pas la version définitive de ce chapitre que je vous envoie aujourd'hui. La version définitive, telle qu'elle paraîtra dans le livre, sera plus courte. Là aussi, je m'étais laissé entraîner à des digressions que j'ai supprimées pour des raisons de composition. J'avais deux thèmes à traiter. D'une part : le rôle de la France, et en particulier celui de Voltaire, dans la découverte et l'expansion de la littérature anglaise qui, comme vous le savez, sans la France et sans Voltaire, aurait pu longtemps demeu-

rer « denrée pour la consommation sur place » et ne pas sortir du domaine linguistique qui l'a produite ; et d'autre part : l'esquisse d'une carte intellectuelle du monde et d'une politique intellectuelle interlinguistique, si j'ose dire. C'était, en somme, une balance que j'avais devant moi, ou si vous voulez, un problème d'équilibre. Mes digressions sur Voltaire faisaient pencher le plateau « rôle de la France » tandis que le plateau « politique intellectuelle » restait en l'air. J'ai donc, pour faire « bon poids », enlevé quelques paragraphes à Voltaire ; mais dans les pages que je vous envoie, je les laisse subsister, pour le plaisir de montrer à un ami un premier état de mon travail.

DOMAINE ANGLAIS

La Rose est la première heureuse sans seconde...
A. D'AUBIGNÉ.

Ce vers des *Tragiques*, ce beau vers qui ne peut manquer d'aller droit au cœur de tout bon Anglais,

pourrait servir d'épigraphe à un chapitre où nous verrions se dérouler l'histoire des agréables aventures d'un lecteur continental parmi les littératures de langue anglaise, — aventures dont les pages réunies dans ce livre retracent quelques épisodes. Nous serions témoins de ses premières « découvertes » : Shakespeare et les dramaturges élisabéthains, vers lesquels le Romanisme et le Symbolisme l'ont dirigé, et de ses courses à travers le grand royaume lyrique qui s'étend de Milton à Swinburne. Avant même que son vocabulaire soit assez riche et qu'il soit assez familiarisé avec la syntaxe, il aborde témérairement Chaucer, — mais « seuls les braves méritent de conquérir les belles »... L'action se passant vers 1898-1902, une de ses découvertes les plus sensationnelles (pour lui) est celle de Walt Whitman, et le voilà parti pour une exploration de la région américaine du Domaine anglais. Mais, si jeune que nous le supposions, une nourriture exclusivement poétique ne peut le satisfaire longtemps, et le voici aux prises avec les grands prosateurs, — une longue histoire... Plus tard, il lui arrivera de se spécia-

liser pour un temps, et de faire quelques recherches d'érudit amateur. Nous le verrions installé dans ce pays si bien fait pour l'étude, où ses nerfs surmenés de continental se détendent, où ses habitudes et ses penchants et même ses manies d'homme de loisir et de voluptueux travail s'insèrent naturellement, peuvent s'étaler sans gêne, sont respectés et flattés, et où il peut jouir, au milieu des plaisirs de la plus grande capitale du Vieux-Monde, d'une paix et d'une solitude rurales. C'est ici que trouverait place cet éloge des grandes bibliothèques anglaises qu'il n'y a pas eu moyen de faire entrer dans le chapitre précédent... Mais pour cela l'espace nous manque, et tout ce que nous pouvons donner ici en fait d'introduction à ces études et à ces notes, ce sont quelques réflexions générales sur les Etudes anglaises.

*

Les traducteurs de tous pays ont en saint Jérôme un patron que les plus favorisées des autres corporations peuvent leur envier. Mais les anglicistes ? et en particulier les anglicistes français, les plus méritants

peut-être et certainement les premiers en date de tous les anglicistes ? Il leur faut se contenter d'un patron laïque. On devine lequel ; car au XVIII^e siècle, Samuel Sorbière et ce Jean Baudoin qui fut un des premiers Quarante font plutôt figure de précurseurs. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que le Continent apprit à connaître le parfum de la rose littéraire, rose tardive, dernier et splendide effort du grand printemps qui d'Italie s'était lentement étendu à tout l'Occident, rose qu'il a fallu chercher, naturellement

... rosa quo locorum

Sera moretur ;

et c'est Voltaire qui le premier a dit assez haut pour être entendu de tout le Continent : la voici. Lui-même le rappelle fièrement dans sa lettre de 1768 à Horace Walpole, lettre qui est la riposte de l'esprit classique aux irrévérences de l'esprit romantique naissant : « Je suis le premier qui ait fait connaître Shakespeare aux Français. J'en traduisis des passages il y a quarante ans, ainsi que de Milton, de Waller, de Rochester, de Dryden et de Pope [et de Samuel Butler]. Je peux

vous assurer qu'avant moi personne en France [et par conséquent sur le Continent] ne connaissait la poésie anglaise ; à peine avait-on entendu parler de Locke... J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques pour avoir dit que Locke est l'Hercule de la métaphysique, qui a posé les bornes de l'esprit humain... J'ai été votre apôtre et votre martyr ». Tout cela, d'une manière générale, est vrai. Saint Voltaire, patron des anglicistes, notre patron... Mais c'est une chose assez délicate, assez épineuse, de lui demander de prier pour nous.



Depuis... On a traduit tous les auteurs qu'il avait présentés ou désignés, et Gilles Shakespeare est devenu Wilhelm Shakespeare, et Milton a été traduit en italien, peut-être en serbe et en roumain, et Byron a été, par acclamation, nommé citoyen du Continent. Mais c'est Voltaire qui a tout commencé, qui a fondé le Vénérable Ordre des Interprètes de la Pensée anglaise. Ordre vraiment vénérable puisque (pour nous en tenir à la France) il a compté, en dehors de ses grands repré-

sentants et de ses générations de spécialistes, — fondateurs de revues comme Amédée Pichot, universitaires comme Angellier, critiques, chercheurs, curieux, introducteurs comme l'abbé Yart au XVIII^e et Philàrète Chasle au XIX^e siècles, traducteurs, auteurs de monographies (les thèses, chaque année plus nombreuses) et d'éditions critiques, — des écrivains de premier rang comme Sainte-Beuve, Taine et Marcel Schwob, et de grands écrivains comme l'abbé Prévost, Chateaubriand, Vigny, Hugo, Baudelaire, Laforgue et Mallarmé.

*

Mais de même que Voltaire les a tous précédés (sauf l'abbé Prévost, je crois) il les domine tous. On dit à chaque nouveau Pape : Tu ne verras pas les années de Pierre. On pourrait dire à l'angliciste qui fait son entrée dans le Vénérable Ordre : Ton apport à l'œuvre commune n'aura pas l'importance de celui de Voltaire. Sans doute, il y a eu des anglicistes avant lui : Saint-Evremond, Adrien Baillet, Abel Boyer, l'abbé du Bos, des Huguenots réfugiés, des voyageurs,

Montesquieu (1), de Muralt, etc... Mais Voltaire fut, le premier, l'angliciste complet : il a pratiqué la vie du pays, il a étudié la littérature anglaise depuis la fin du xvi^e siècle jusqu'à son époque, il a traduit de l'anglais en français, il a écrit en anglais, il a été en relations avec les écrivains anglais contemporains de sa jeunesse. Et il a été quelque chose de plus que le premier angliciste complet : il a été l'homme par qui s'est accomplie la grande destinée posthume de Skakespeare, et le constructeur de ce pont invisible qui a relié la vie intellectuelle de l'Angleterre avec celle du Continent. Son record est imbattable.

*

Il est vrai, sa confrontation avec Shakespeare est accablante pour lui. Elle le montre comme le disciple impersonnel et fanatique des hommes de 1660. Et il ne s'est jamais amendé : dans sa lettre à Horace Walpole, il répète toutes ses hérésies : « C'est une belle

(1) Beaucoup de ses *Notes sur l'Angleterre* sont justes encore aujourd'hui ; mais son point de vue est strictement français, et non, comme nous le souhaiterions à présent, largement continental.

nature, mais bien sauvage ; nulle régularité, nulle bienséance, nul art... Les Italiens, qui restaurèrent la tragédie un siècle avant les Anglais et les Espagnols, ne sont point tombés dans ce défaut [le mélange du grotesque et du sublime]. Toute l'Europe éclairée pense de même aujourd'hui, et les Espagnols commencent à se défaire à la fois du mauvais goût comme de l'Inquisition ». Document terrible entre les mains des chefs de la grande insurrection romantique contre le « goût français » représenté par celui que Voltaire appelle « le sage Despréaux, l'oracle du bon goût » et l'abbé Delille, quand la Jeune-France et la Jeune-Allemagne adoptèrent Shakespeare et que les Allemands découvrirent le théâtre espagnol du Siècle d'Or... Vraiment ce n'était pas la peine d'avoir écrit dans la traduction de son *Essay on Epic Poetry* : « Si les nations d'Europe, au lieu de se mépriser injustement les unes les autres, voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages et aux manières de leurs voisins, non pour en rire mais pour en profiter, peut-être que de ce commerce mutuel d'observations

naîtrait ce goût général qu'on cherche si inutilement ». Mais ici, c'est à l'angliciste, non au théoricien littéraire, que nous avons affaire, et dans ce métier-là il est très grand. Le Patron.

Mais il n'aurait jamais dû écrire : « Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous les combattons sur mer. » C'est comme si, en écrivant cela, il nous avait jeté un sort. Tant pis pour lui ; toutes nos erreurs d'interprétation, tous nos contre-sens (« hurleurs » en langage scolaire anglais) hurlent à jamais vers lui, qui s'en est chargé, saintement peut-être... Ou bien, n'était-ce qu'un défi pour nous encourager à lui donner un démenti sans cesse renouvelé ? N'importe ; cette phrase est aussi gênante pour nous que pour les gens de la marine de guerre française.

*

L'explication est simple : il suffit de lire l'article « Patrie » de son « Dictionnaire philosophique ». Européen, il haïssait les grandes puissances qui troublaient ou menaçaient la paix de son Europe, et la France

était une de ces grandes puissances, — la plus grande peut-être, et par conséquent celle qu'il détestait le plus. C'est pour cela que dans toute sa Correspondance il ne manque pas une occasion de faire des plaisanteries sur les défaites qu'essuyaient les armes françaises, et cette phrase en est un bon exemple. Il faut bien que nous en prenions notre parti, puisque la France elle-même en a pris le sien : Aux grands hommes, la patrie reconnaissante.



Cependant à la duchesse de Choiseul, en lui envoyant la lettre à Horace Walpole, il écrit : « La femme du Ministre de la France pourra prendre le parti des Français contre les Anglais, avec qui je suis en guerre... Vous me trouverez bien hardi [de prier la duchesse de faire parvenir sa lettre à H. Walpole], mais vous pardonnerez à un vieux soldat qui combat pour sa patrie, etc... » Ici il plaisante, mais dans sa lettre à Horace Walpole il ne plaisante pas ; il combat pour sa patrie, c'est-à-dire... pour les hommes de 1660,

et pour Corneille, et pour Boileau surtout. C'est qu'il distingue absolument la France politique, dont les malheurs réjouissent son vieux cœur de citoyen du monde, de la France littéraire, héritière de la Grèce, de Rome et de Florence, et plus riche que ses devancières, et qui, après des siècles de barbarie et de rusticité (selon lui) avait enfin produit, au xvi^e et surtout au xvii^e siècles, un certain nombre de grands écrivains qui avaient imposé à l'élite européenne une langue unique et une esthétique qu'il croyait immuable.

*

Mais il y a justement une leçon très précieuse pour nous dans cette distinction. Je dirai même qu'on est obligé de faire cette distinction chaque fois qu'on aborde l'histoire intellectuelle d'un pays, quel qu'il soit. Car en la faisant, on rejette comme choses de second plan cette longue suite d'actions et de réactions la plupart du temps incohérentes et improductives : l'histoire politique, et on peut dès lors s'attacher, sans idées préconçues, sans risque d'être dupe d'aucun pres-

tige, à l'étude de cette série d'œuvres de l'esprit qui ont été produites dans ce pays déterminé et qui composent, avec celles qui ont vu le jour dans les autres pays la grande, l'unique réserve d'énergie intellectuelle et de civilisation que possède l'humanité.

Car s'il y a une idée fausse, c'est bien celle qui est exprimée dans ces phrases de Larra : « Là où les armes d'une nation ne vont pas, ses lettres n'iront pas non plus... Que demain, par impossible, le drapeau espagnol flotte de nouveau sur les tours d'Anvers, sur les sept collines de Rome et du fond du golfe du Mexique au détroit de Magellan, de nouveau nous dicterons des lois, nous ferons des Papes, nous écrirons des comédies et nous trouverons des traducteurs. » Toute l'histoire littéraire donne un démenti à Larra et nous fournit de toutes parts des arguments contre cette thèse : Voltaire accomplit ce que ni les armes d'Elisabeth ni celles de Cromwell n'avaient pu faire : donner des lecteurs à Shakespeare hors d'Angleterre ; la littérature polonaise au ^{xix}^e siècle, les littératures scandinaves, la littérature française après l'échec militaire de 1871,

rayonnent sur le monde ; enfin, — et cela vous touche encore de plus près, don Mariano José de Larra, — tout récemment et sans que le drapeau jaune et rouge ait flotté de nouveau sur Anvers ou sur Rome, les écrivains espagnols ont trouvé des traducteurs.

*

Il y en a effet une grande différence entre la carte politique et la carte intellectuelle du monde. La première change d'aspect tous les cinquante ans ; elle est couverte de divisions arbitraires et incertaines, et ses centres prépondérants sont très mobiles. Au contraire, la carte intellectuelle se modifie très lentement et ses divisions présentent une grande stabilité ; car ce sont les mêmes qui figurent sur la carte que connaissent les philologues et où il n'est question ni de nations ni de puissances, mais seulement de *Domaines linguistiques*. Toutefois la carte intellectuelle diffère de la carte philologique en ceci : que les domaines y sont considérés au point de vue de la production intellectuelle, et groupés d'après la constance de leurs échanges. Il existe donc un triple domaine central : français-allemand-

italien, et une ceinture de domaines extérieurs, de *marches* : scandinaves, slaves, roumain, grec, espagnol, catalan, portugais et anglais, dont les plus importants, par leur antiquité et à cause de leurs immenses rallonges d'outre-Atlantique, sont les domaines espagnol et anglais, car tôt ou tard ces extensions des domaines, ces annexes, deviennent à leur tour des régions de production intellectuelle et d'échanges.

*

De là une politique intellectuelle qui n'a presque aucun rapport avec la politique économique ; une politique qui, avec la fin de la domination du « goût français », a dépassé la phase des accaparements, de l'impérialisme ; de telle sorte qu'elle n'a plus à s'occuper que du Bien-être, c'est-à-dire de la régularité et de la rapidité des échanges. La durée des relations et des influences réciproques entre les composants du Triple Domaine Central permettent de le considérer comme un seul domaine et, puisqu'il comprend l'Italie, comme le grand domaine métropolitain du monde moderne. Mais il

n'est pas métropolitain au sens impérialiste de ce terme ; il ne domine pas, n'impose pas un « goût » qui serait, par exemple, « le goût européen ». Il n'a pour lui que son ancienneté, son étendue, son activité et sa situation centrale. Les domaines du Nord et de l'Est sont plus récents, presque des nouveau-venus. Ceux du Sud-Ouest sont aussi anciens dans la vie intellectuelle moderne (c'est-à-dire à partir de la Renaissance) que la France, et plus anciens que l'Allemagne, bien qu'ils soient récents comparativement à l'Italie. Mais ils sont sujets à des crises et à des périodes de ralentissement comme domaines d'influences, comme marchés : ainsi la longue éclipse du catalan, et l'isolement et la stérilité relative de l'Espagne à l'époque où écrivait Larra. Au Nord-Ouest enfin le domaine anglais est demeuré jusqu'au XVIII^e siècle à peu près aussi à l'écart du mouvement européen que le domaine scandinave l'a été jusqu'aux dernières années du XIX^e siècle, et après une carrière prodigieuse jusque vers 1850, sa vie et sa puissance comme influence se sont ralenties, se sont éloignées du grand mouvement européen. C'est pour cela que si la

curiosité de plusieurs lecteurs appartenant au Triple Domaine Central se dirige volontiers vers les domaines du Nord-Est, de l'Est et du Sud-Est, un plus grand nombre de lecteurs se tournent avec vigilance, inquiétude, espoir et sollicitude vers les domaines du Sud-Ouest et vers le domaine du Nord-Ouest : Angleterre, Ecosse, Irlande, Etats-Unis d'Amérique, Canada anglais, Australie, Afrique du Sud : sept régions, et une vingtaine de régions dont dix importantes pour l'espagnol, le portugais et le catalan. Cela explique le nombre grandissant des hispanisants et des anglicistes et l'importance de leur rôle dans le monde intellectuel.

On peut dire que depuis Voltaire le service confié aux anglicistes n'a pas connu d'interruption. Au début les anglicistes français ont été à peu près seuls à l'assurer ; mais dès le commencement du XIX^e siècle, le travail des anglicistes français, allemands et italiens a été constant, et nous en sommes au point qu'un lecteur qui ne connaîtrait pas l'anglais mais qui saurait le français aurait accès à un nombre suffisant de tra-

ductions convenables (aucune n'est parfaite), de monographies et d'études, pour se faire une idée assez exacte de l'histoire de la littérature anglaise depuis les origines jusqu'à nos jours. Même, plusieurs de ces monographies font autorité, et quelques-unes des éditions d'auteurs anglais dues à des Allemands et à des Français sont les seules éditions critiques qu'on en possède. Il y a vraiment collaboration des anglicistes français et allemands (et de quelques anglicistes italiens) avec les spécialistes anglais et américains de l'histoire de la littérature anglaise. Quant à ceux qu'on peut appeler les anglicistes militants ou littéraires (pour les distinguer des anglicistes érudits ou scientifiques), c'est-à-dire ceux qui appliquent une critique esthétique aux auteurs anciens ou qui, en explorant la littérature contemporaine ou récente, présentent aux lecteurs continentaux des écrivains de langue anglaise qui ne relèvent pas encore des érudits, leur action et leur autorité n'a fait que croître depuis Voltaire, et plusieurs ont eu la double satisfaction d'introduire de nouvelles influences dans les domaines continentaux

et d'être écoutés comme critiques par les écrivains du domaine anglais.

*

J'ai déjà fait allusion à la décadence relative de l'influence anglaise depuis 1850. Actuellement on entend dire couramment que le domaine anglais est épuisé, qu' « ils ne nous apportent plus rien » que, en fait de formes et d'idées « ils sont en retard de cinquante ans sur le Continent » et que ce retard semble « irréparable » ; c'est-à-dire que le domaine anglais subit le contre-coup d'une crise comme celle qu'a traversée le domaine espagnol au milieu du XIX^e siècle, crise due, en Angleterre, au déplacement des couches sociales qui a produit sous le règne de Victoria une notable régression vers le Puritanisme et l'inculture, tandis qu'en Espagne elle était due aux guerres carlistes. Cette opinion nous paraît bien extrême. Si l'Angleterre proprement dite semble actuellement moins riche que le domaine slave et surtout que le domaine espagnol, d'autres régions du domaine anglais, les Etats-Unis et surtout l'Irlande, nous ont tout récemment apporté

du nouveau et leurs voix s'entendent sur le Continent. Ce serait être trop exigeant de demander que le Domaine anglais produisît un nouveau James Joyce tous les ans et une demi-douzaine de Waldo Frank et de E. E. Cummings tous les six mois ! Du reste cette période d'attente peut être utilement remplie par une étude approfondie des écrivains anglais du XIX^e siècle que le Continent ne connaît pas encore assez exactement et par la re-lecture de quelques maîtres contemporains qui appartiennent déjà à l'histoire littéraire.

Je suppose, chers amis, qu'après avoir parcouru ces pages vous me demanderez : quelle politique croyez-vous donc que doivent suivre les jeunes écrivains d'ici, ceux qui vivent et travaillent dans cette région du Domaine espagnol, sur cette « immense ralonge d'outre-atlantique » du Domaine espagnol ? — Mais, précisément la politique que vous et vos amis suivez dans ces premiers numéros de « Proa » (1).

(1) A propos de *Proa* : vous rappelez-vous ce beau vers de Gongora où la proue d'une barque est comparée à la gorge, ornée de colliers, d'une Coya péruvienne ?

D'abord, constituer un groupe fortement organisé ; vous l'avez fait. Puis, établir un contact permanent avec les groupes fraternels des autres capitales hispano-américaines (et du Brésil) ; et cela, vous êtes en train de le faire, comme le poème du jeune chilien Pablo Neruda que vous publiez le prouve (j'avais déjà retenu ce nom pour l'avoir vu dans l'anthologie chilienne contemporaine d'Armando Donoso). Ensuite, ou plutôt en même temps, accentuer le rapprochement intellectuel qui vous ramène vers l'Espagne, origine toujours féconde du langage que vous parlez tous les jours, et dont la Renaissance littéraire semble venir à point pour vous faire désirer ce rapprochement. J'avais essayé de le dire, il y a quelque temps, dans un article destiné à présenter en France une anthologie des Jeunes espagnols, mais je vois qu'un autre vient de l'exprimer avec plus de force : « l'Espagne, dit-il, est un des pays de l'Amérique latine » ; et c'est bien, aussi, le sens de l'article de votre co-directeur Brandan Caraffa, « Voix de Castille », — article que j'ai lu avec un grand plaisir. J'espère, dans mon zèle, forcément ino-

pérant, pour votre cause, que l'étude des contemporains espagnols conduira vos débutants à une re-découverte des grands classiques castillans qui constituent votre patrimoine et qu'ils y trouveront des sources d'inspiration et un trésor de paroles, doublons renfermés dans ces vieux galions, monnaie d'or pur à laquelle la chaleur des mains de quelques grands écrivains rendra tout son éclat et qui enrichira cet « espagnol cosmopolite » dont quelques-uns d'entre vous, et vous surtout, R..., avez déjà su faire une langue littéraire plus capable d'exprimer « ce que vous avez devant les yeux » que la langue traditionnelle et abâtardie que défendent vainement les casticistes étroits du type Valbuena, et qui en Espagne, comme Diez-Canedo vous le dit, est tous les jours dépassée par le peuple. Supposez qu'il surgisse, à votre suite, un écrivain argentin, ou chilien, ou colombien, de l'envergure de Whitman ou de Poe : cela suffirait pour imposer de vive force les meilleurs de vos américanismes et la plupart de vos gallicismes et italianismes à la langue littéraire de la péninsule. Imaginez cet écrivain s'instal-

lant avec l'aplomb épique de *Martin Fierro*, au centre géographique du Domaine espagnol, bientôt attentif à sa voix (et nous donc !) :

AQUI me pongo a cantar...

(Et si, R..., cela devait être l'œuvre même de votre maturité !)

Mais je rêve, et, vâlgame Dios ! je me mêle de prédire l'avenir ; je donne des conseils ; je pontifie ! Au moins, quand je vous écris dans votre langue les difficultés que j'éprouve à manier votre syntaxe et votre vocabulaire m'empêchent de tomber dans un péché d'orgueil si ridicule. Considérez pourtant que j'aurais pu, pendant que j'y étais, prêcher avant tout la nécessité, pour vos jeunes, d'être plus que jamais attentifs à ce qui se fait en France, c'est-à-dire prêcher pour mon saint, puisque grâce à votre entremise j'ai l'honneur d'être un des interprètes, — et salariés ! — de la littérature française en Argentine. Mais l'influence séculaire de l'art français sur les lettres de l'Amérique latine est surtout une question d'affinités chez vous et de mérites chez nous. Elle cesserait le jour où nos

écrivains cesseraient de mériter votre attention. On n'y peut rien. Tandis que la littérature classique de l'Espagne, trop longtemps négligée chez vous, et même découverte avant vous par les romantiques allemands... Mais est-ce à vous que j'écris cela, et pour vous que je l'écris ? Non, car vous le savez mieux que moi. Mais ces lignes peuvent tomber sous les yeux de quelque jeune qui aspire à devenir un des collaborateurs de « Proa », et peuvent l'*animer* (hispanisme) !

Je vous quitte, chers amis ; il faut que cette lettre parte. Comme j'aimerais la suivre ! Ou plutôt vous apporter ce numéro de *Commerce*, et le lire à vos figures souriantes dans le soleil du voyage et le désœuvrement thermal de C... ; ou encore à Buenos-Ayres ; ou bien, et c'est probablement ce que je préférerais, entre deux chevauchées dans la Pampa.

VALERY LARBAUD

UNE VAGUE DE RÊVES

« Pourquoi ma Célia se désole-t-elle ? A la place d'un mari méprisable tu auras un amant digne de toi. Profite de ta chance et goûtes-en secrètement les joies. Vois sur quoi tu peux régner, non en reine d'un moment, mais en princesse couronnée. Regarde. Voici un rang de perles, chacune d'elles est plus brillante que celle portée jadis par la belle Egyptienne. Dissous-les et bois-les. Voici une escarboucle qui surpasse les yeux de Saint Marc ; un diamant qu'aurait voulu acheter Lollia Paulina, quand elle vint comme une étoile, couverte de bijoux et représentant le butin de provinces conquises. Prends-les, porte-les, perds-les. Il te restera ces boucles d'oreilles pour les racheter, car elles valent à elles seules tout le reste. Une pierre représentant un patrimoine privé n'a pas de valeur ; nous en dépenserons le prix à chaque repas. Des têtes de perroquets, des langues de rossignols, des cervelles de paons et d'autruches seront notre nourriture, et si nous pouvons mettre la main sur le phénix dont la race est perdue, nous le découperons à table ».

BEN JOHNSON (Volpone).

Il m'arrive de perdre soudain tout le fil de ma vie : je me demande, assis dans quelque coin de l'univers, près d'un café fumant et noir, devant des morceaux polis de métal, au milieu des allées et venues de grandes femmes douces, par quel chemin de la folie j'échoue enfin sous cette arche, ce qu'est au vrai ce pont qu'ils ont nommé le ciel. Ce moment que tout m'échappe, que d'immenses lézardes se font jour dans le palais du monde, je lui sacrifierais toute ma vie, s'il voulait seulement durer à ce prix dérisoire. Alors l'esprit se déprend un peu de la mécanique humaine, alors je ne suis plus la bicyclette de mes sens, la meule à aiguiser les souvenirs et les rencontres. Alors je saisis en moi l'occasionnel, je saisis tout à coup comment je me dépasse : l'occasionnel c'est moi, et cette proposition formée je ris à la mémoire de toute l'activité humaine. C'est à ce point sans doute qu'il y aurait de la grandeur à mourir, c'est à ce point sans doute qu'ils se tuent,

ceux qui partent un jour avec un regard clair. A ce point en tout cas commence la pensée ; qui n'est aucunement ce jeu de glaces où plusieurs excellent, sans danger. Si l'on a éprouvé, fût-ce une fois ce vertige, il semble impossible d'accepter encore les idées machinales à quoi se résument aujourd'hui presque chaque entreprise de l'homme, et toute sa tranquillité. On aperçoit au fond de la spéculation qui semblait la plus pure, un axiome inconsideré, qui échappait à la critique, qui tenait à quelque autre système oublié, dont le procès n'est plus à faire, mais qui laissait pourtant cette ornière dans l'esprit, cette formule qu'il ne discutait pas. Ainsi les philosophes parlent par proverbes, et démontrent. Ils enchaînent leurs imaginations avec ces anneaux étrangers, volés dans des tombes célèbres. Ils distinguent des facettes à la vérité, ils croient aux vérités partielles.

J'ai vécu dans l'ombre d'une grande bâtisse blanche ornée de drapeaux et de clameurs. Il ne m'était pas permis de m'éloigner de ce château, la Société, et ceux qui montaient le perron faisaient sur le paillason un

affreux nuage de poussière. Patrie, honneur, religion, bonté, il était difficile de se reconnaître au milieu de ces vocables sans nombre qu'ils jettent à tort et à travers aux échos. Pourtant avec lenteur je démêlai leurs plus fermes croyances. Elles se réduisent à bien peu. « La tendance de tout être à persévérer dans son être » est une de leurs formules favorites, encore que l'hédonisme soit assez discrédité à leurs yeux ; l'expression péjorative « Entaché de finalisme » leur suffit à condamner n'importe quoi ; enfin ils inaugurent des paragraphes de leur vie intellectuelle par cette phrase qui leur plaît : « Ecartons un instant le voile des mots. » Que de telles méthodes les entraînent à des réalisations d'hypothèses, et d'hypothèses a posteriori, voilà ce qu'ils ne soupçonnent jamais. Leurs esprits sont des monstres hybrides, enfants du singulier amour de l'huître et de la buse. Mais les bossus de la pensée ne craignent point que les passants viennent frôler par superstition leur malformité porte-chance. Ils sont les rois du monde et les geôliers de ce cachot d'où j'entends leurs chansons joviales et le bruit des clefs qu'ils agitent.

Parfois, si quelque visiteur s'inquiétait passagèrement de ce qui m'occupait dans la réclusion où, disait-on sans ironie, je me confinais, si quelqu'un, ne sachant trop s'il devait douter de moi ou de soi-même, un instant accédait à l'insolite de mon existence, vite à mes réponses montait dans ses yeux le reflet de potiche de l'incrédulité. Comment aurait-il admis que je ne recherche point le bonheur ? qu'il n'y a de pensée que dans les mots ? Et pourtant parfois ce visiteur, porté par une mode, et la croyance en la force d'une doctrine, se réclamait de l'idéalisme. Alors je commençais de comprendre que j'avais encore devant moi un réaliste honteux, comme sont aujourd'hui les hommes de bonne volonté, qui vivent sur un compromis entre Kant et Comte, qui ont cru faire un grand pas en rejetant l'idée vulgaire de la réalité pour lui préférer la réalité en soi, le noumène, ce piètre plâtre démasqué. A ceux-ci rien ne fera entendre la vraie nature du réel, qu'il n'est qu'un rapport comme un autre, que l'essence des choses n'est aucunement liée à leur réalité, qu'il y a d'autres rapports que le réel que l'esprit peut saisir, et qui sont

aussi premiers, comme le hasard, l'illusion, le fantastique, le rêve. Ces diverses espèces sont réunies et conciliées dans un genre, qui est la surréalité.

*

Par quelle voie un concept apparaît, par quel détour, c'est proprement un sujet de merveilles. Il fallait pour que l'idée de la surréalité affleurât la conscience humaine d'extraordinaires écoles, et les événements des siècles amoncelés. Puis où se plaît-elle à surgir ? C'est au milieu de considérations bien particulières, au cours de la résolution d'un problème poétique, à l'heure il est vrai où la trame morale de ce problème se laisse apercevoir, qu'André Breton en 1919 en s'appliquant à saisir le mécanisme du rêve retrouve au seuil du sommeil le seuil et la nature de l'inspiration. Dans l'abord, cette découverte, qui en cela seul déjà est très grande, n'est rien d'autre pour lui, ni pour Philippe Soupault qui se livre avec lui aux premières expériences surréalistes. Ce qui les frappe, c'est un pouvoir, qu'ils ne se connaissaient pas, une aisance incomparable,

une libération de l'esprit, une production d'images sans précédent, et le ton surnaturel de leurs écrits. Ils reconnaissent dans tout ce qui naît d'eux ainsi sans éprouver qu'ils en soient responsables, tout l'inégalable des quelques livres, des quelques mots qui les émeuvent encore. Ils aperçoivent soudain une grande unité poétique qui va des prophéties de tous les peuples aux *Illuminations* et aux *Chants de Maldoror*. Entre les lignes, ils lisent les confessions incomplètes de ceux qui ont un jour tenu le *Système* : à la lueur de leur découverte la *Saison en Enfer* perd ses énigmes, la Bible et quelques autres aveux de l'homme, sous leurs lours d'images. Mais nous sommes à la veille de Dada, la morale qui se dégage pour eux de cette exploration, c'est le bluff du génie ; ce qui s'emparera d'eux alors c'est l'indignation devant cet escamotage, cette escroquerie qui propose les résultats *littéraires* d'une méthode et dissimule cette méthode, et dissimule que cette méthode est à la portée de tous. Si les premiers expérimentateurs du surréalisme, dont le nombre est tout d'abord restreint, se laissent aller à leur tour à cette exploitation littéraire,

c'est qu'ils se savent capables un jour d'abattre les cartes, et qu'ils éprouvent les premiers ce grand charme issu des profondeurs. Et d'abord ils agissent en toute tranquillité, car le monde rit bien de leurs chansons.

Ce qui leur fera tout d'un coup imaginer l'abîme au bord duquel ils sont campés, ce qui ouvrira leurs yeux sur ce champ de comètes qu'ils ont labouré par mégarde, c'est l'effet imprévu du surréalisme sur leur vie. Ils s'y sont jetés comme à une mer, et comme une mer trompeuse voici que le surréalisme menace de les emporter vers un large où croisent les requins de la folie. J'ai souvent pensé à cet homme qui assembla le premier de petites plaques sensibles, des charbons et des fils de cuivre, croyant parvenir à enregistrer les vibrations de la voix, et qui, la machine montée, entendit sans erreur le son de la voix humaine. Ainsi les premiers surréalistes, quand ils eurent atteint à une fatigue extrême par l'abus de ce qui leur semblait encore un simple jeu, virent se lever les prodiges, les grandes hallucinations qui accompagnent l'ivresse des religions et des stupéfiants physiques. C'était au temps que, nous

réunissant le soir comme des chasseurs, nous faisons notre tableau de la journée, le compte des bêtes que nous avons inventées, des plantes fantastiques, des images abattues. La proie d'une accélération, nous passions un nombre croissant d'heures à cet exercice qui nous livrait d'étranges contrées de nous-mêmes. Nous nous plaisions à observer la courbe de nos fatigues, l'égarément qui les suivait. Puis les prodiges apparurent. D'abord chacun de nous se croyait l'objet d'un trouble particulier, luttait contre ce trouble. Bientôt sa nature se révéla. Tout se passait comme si l'esprit parvenu à cette charnière de l'inconscient avait perdu le pouvoir de reconnaître où il versait. En lui subsistaient des images qui prenaient corps, elles devenaient matière de réalité. Elles s'exprimaient suivant ce rapport, dans une forme sensible. Elles revêtaient ainsi les caractères d'hallucinations visuelles, auditives, tactiles. Nous éprouvions toute la force des images. Nous avions perdu le pouvoir de les manier. Nous étions devenus leur domaine, leur monture. Dans un lit au moment de dormir, dans la rue les yeux grands ouverts, avec tout l'appar-

reil de la terreur, nous donnions la main aux fantômes. Le repos, l'abstention de surréalisme firent disparaître ces phénomènes, nous permirent de comprendre quel lien les unissait aux phénomènes voisins qui suivent l'administration d'un agent chimique, et la crainte nous fit d'abord suspendre des investigations qui reprirent avec le temps tous leurs droits sur nos curiosités. L'identité des troubles provoqués par le surréalisme, par la fatigue physique, par les stupéfiants, leur ressemblance avec le rêve, les visions mystiques, la séméiologie des maladies mentales, nous entraînèrent à une hypothèse qui, seule, pouvait répondre de cet ensemble de faits et les relier : l'existence d'une matière mentale, que la similitude des hallucinations et des sensations nous forçaient à envisager différente de la pensée, dont la pensée même ne pouvait être, et aussi bien dans ses modalités sensibles, qu'un cas particulier. Cette matière mentale, nous l'éprouvions par son pouvoir concret, par son pouvoir de concrétion. Nous la voyions passer d'un état dans un autre, et c'est par ces transmutations qui nous en décelaient l'existence que nous étions également

renseignés sur sa nature. Nous voyions, par exemple, une image écrite qui se présentait premièrement avec le caractère du fortuit, de l'arbitraire, atteindre nos sens, se dépouiller de l'aspect verbal, pour revêtir les modalités phénoménales que nous avions toujours crues impossibles à provoquer, fixes, hors de notre fantaisie. Rien ne nous assurait plus que tout ce qui produisait dans le champ de notre conscience et de notre corps n'avait pas surgi par l'effet de cette activité paradoxale à laquelle nous avions soudainement part. Ainsi, imaginant la réciproque de notre expérience, toute sensation, toute pensée à en faire la critique, nous la réduisions à un mot. Le *nominalisme absolu* trouvait dans le surréalisme une démonstration éclatante, et cette matière mentale dont je parlais, il nous apparaissait enfin qu'elle était le vocabulaire même : *il n'y a pas de pensée hors des mots* tout le surréalisme étaye cette proposition, qui rencontre aujourd'hui, bien qu'elle ne soit pas nouvelle, plus d'incrédulité que les vagues opinions sans cesse démenties par les faits des réalistes qu'on emporte un beau soir de pluie au Panthéon.

On voit alors ce qu'est le surréel. Mais en saisir la notion ne peut se faire que par extension, au mieux c'est une notion qui fuit comme l'horizon devant le marcheur, car comme l'horizon elle est un rapport entre l'esprit et ce qu'il n'atteindra jamais. Quant l'esprit a envisagé le rapport du réel dans lequel il englobe indistinctement ce qui est, il lui oppose naturellement le rapport de l'irréel. Et c'est quand il a dépassé ces deux concepts qu'il imagine un rapport plus général, où ces deux rapports voisinent, qui est le surréel. La surréalité, rapport dans lequel l'esprit englobe les notions, est l'horizon commun des religions, des magies, de la poésie, du rêve, de la folie, des ivresses et de la chétive vie, ce chèvrefeuille tremblant que vous croyez suffire à nous peupler le ciel.

*

Les nuages un rien les dissipe et le même vent les ramène. Une idée aussi a ses franges d'or. Le soleil joue un peu avec les fantômes. De bons danseurs sans escarpins, et ce qui fait le prix de leurs pas est cette chaîne brisée à leurs chevilles. O fantômes aux yeux chan-

geants, enfants de l'ombre, attendez-moi je viens et déjà vous tournez. Ne dépassez pas les fleurs d'acacia, les piquets d'honneur, la tribune, j'arrive : et cependant vous tournez dans d'autres ruelles d'aubépine avec vos écharpes de reflets et les dominos de la distraction perpétuelle. Comment suivre une idée ? ses chemins sont pleins de farandoles. Des masques paraissent aux balcons. Toute la vie nous sollicite, comme nous passons, nos femmes au bras, et nous offre des violettes : tous les problèmes en bouquets. Ma chère, encore une marchande, et là-bas encore un baiser. Dada fut un procès moral, et à sa manière un fantôme. Nous avons vécu cette existence hantée, qui ne permettait point l'application de l'esprit aux concepts. Il régnait une vague opinion sentimentale du surréel au fond de nos propos, une espèce de goût avant-coureur de l'abîme, anonyme alors, sans visage. Un beau jour le spectre se déchira de ses mains d'os, dans le sens de la hauteur. Un long temps de stupeur suivit ce partage des nuées.

Le nombre des surréalistes s'était accru. Jeunes gens qui allaient à l'ivresse, à la confusion d'eux-mêmes, au

déjoué, sans regarder en arrière où luisait toujours l'embrasement des manifestations et des cris, qui a pourtant un grand charme. Tout d'abord ils s'adonnaient à un vice, ils se précipitaient. Il fallait une circonstance pareille à une bague au doigt d'une femme rencontrée, pareille à un dessin au mur d'une salle d'attente pour que l'idée surréaliste prît un tour inattendu. Cela eut lieu au bord de la mer, où René Crevel rencontra une dame qui lui apprit à dormir d'un sommeil hypnotique particulier, qui ressemble plutôt à l'état somnambulique. Il tenait alors des discours de toute beauté. Une épidémie de sommeil s'abattit sur les surréalistes. Un grand nombre d'entre eux, suivant avec une exactitude variable le protocole inventé, se découvrirent une faculté semblable, et vers la fin de l'année 1922 — avez-vous remarqué comme cette période de l'année est propice aux grandes lueurs ? — ils sont sept ou huit qui ne vivent plus que pour ces instants d'oubli, où les lumières éteintes, ils parlent, sans conscience, comme des noyés en plein air. Ces instants se font plus nombreux chaque jour. Chaque jour ils veulent dormir da-

avantage. Ils sont enivrés de leurs paroles si on les leur rapporte. Partout ils s'endorment. Il s'agit bien maintenant de suivre le rite initial. Au café, dans le bruit des voix, la pleine lumière, les coudoiements, Robert Desnos n'a qu'à fermer les yeux, et il parle, et au milieu des bocks, des soucoupes, tout l'Océan s'écroule avec ses fracas prophétiques et ses vapeurs ornés de longues oriflammes. Que ceux qui interrogent ce dormeur formidable l'aiguillent à peine, et tout de suite la prédiction, le ton de la magie, celui de la révélation, celui de la Révolution, le ton du fanatique et de l'apôtre surgissent. Dans d'autres conditions Desnos pour peu qu'il se prenne à ce délire deviendrait le chef d'une religion, le fondateur d'une ville, le tribun d'un peuple soulevé. Il parle, il dessine, il écrit. Les coïncidences accompagnent bientôt les récits des dormeurs. On voit bientôt naître l'ère des illusions collectives, et sont-ce après tout des illusions ? Les expériences répétées entretiennent ceux qui s'y soumettent dans un état d'irritation croissante et terrible, de nervosité folle. Ils maigrissent. Leurs sommeils sont de plus en plus prolongés. Ils ne

veulent plus qu'on les réveille. Ils s'endorment à voir dormir un autre, et dialoguent alors comme des gens d'un monde aveugle et lointain, ils se querellent, et parfois il faut leur arracher les couteaux des mains. De véritables ravages physiques, la difficulté à plusieurs reprises de les tirer d'un état cataleptique où semble passer comme un souffle de la mort, forceront bientôt les sujets de cette extraordinaire expérience, à la prière de ceux qui les regardent accoudés au parapet de la veille, à suspendre ces exercices, que ni les rires, ni les doutes n'ont pu troubler. Alors l'esprit critique reprend ses droits. On se demande s'ils dormaient vraiment. Il se trouve au cœur de quelques-uns une négation de cette aventure. L'idée de la simulation est remise en jeu. Pour moi, je n'ai jamais pu me faire une idée claire de cette idée. Simuler une chose, est-ce autre chose que la penser ? Et ce qui est pensé, est. Vous ne me ferez pas sortir de là. Qu'on m'explique, d'ailleurs, par la simulation, le caractère génial des rêves parlés qui se déroulaient devant moi ! Le grand choc d'un tel spectacle appelait forcément des explications déli-

rantes : l'au-delà, la métampsychose, le merveilleux. Le prix de telles interprétations était l'incrédulité et le ricanement. Au vrai, elles étaient moins fausses qu'on ne croit. Car sans doute, les phénomènes dont un concours de hasards nous faisaient les témoins passionnés, ne sont nullement différents de nature de tous les faits surnaturels que la modeste raison humaine rejette avec les équations trop difficiles dans le panier à oubli de l'avenir. A n'en pas douter, il s'agit d'une modalité du surréalisme, dans laquelle la croyance au sommeil joue par rapport à la parole le rôle de la vitesse dans le surréalisme écrit. Cette croyance, et d'abord la mise en scène qui l'accompagne, abolit comme la vitesse le faisceau de censures qui entrave l'esprit. La liberté, ce mot magnifique, voilà le point où il prend pour la première fois un sens : la liberté commence où naît le merveilleux. A ce point on imagine aussi ce que sont les surréalismes collectifs, comment le surréalisme induit un peuple entier à croire à des miracles, à des victoires militaires, et ce qui s'est enfin produit aux noces de Cana et à Valmy. Et au pied de ce moulin magique il est

vrai, cela seul est vrai, que l'eau paysanne fut changée en vin et en sang tandis que chantaient les collines. O déments incrédules, vous aussi vous avez alors baissé la tête devant les mots armés qui soulevaient un long pan de l'azur.

*

Une idée qui s'est formée ne se borne pas à être, elle se réfléchit : elle existe. Ainsi le concept de la surréalité pendant deux années revint sur lui-même entraînant avec soi un univers de déterminations. Et dans ce repliement il retrouve d'abord les images qui présidèrent à sa genèse, comme un fils ses parents alors que tout son corps est assemblé et mu dans ses parcelles, prêt à de grands mystères et déjà tout oublieux de ces vieillards. Il retrouve à son point de départ le rêve, d'où il est sorti. Mais maintenant le rêve à la lueur du surréalisme s'éclaire, et prend sa signification. Aussi André Breton, s'il note alors ses rêves, ceux-ci pour la première fois depuis que le monde est monde, gardent dans le récit (1) le caractère du rêve. C'est que l'homme qui les recueille

(1) André BRETON — Clair de Terre.

a accoutumé sa mémoire à d'autres rapports que les pauvres réalités des veilleurs. Aussi Robert Desnos apprend à rêver sans dormir. Il parvient à parler ses rêves, à volonté. Rêves, rêves, rêves, le domaine des rêves à chaque pas s'étend. Rêves, rêves, rêves, le soleil bleu des rêves enfin fait reculer les bêtes aux yeux d'acier vers leurs tanières. Rêves, rêves, rêves sur les lèvres de l'amour, sur les chiffres du bonheur, sur les sanglots de l'attention, sur les signaux de l'espoir, dans les chantiers où se résigne un peuple auprès des pioches. Rêves, rêves, rêves, tout n'est que rêve où le vent erre, et les chiens aboyeurs sortent sur les chemins. O grand Rêve, au matin pâle des édifices, ne quitte plus attiré par les premiers sophismes de l'aurore ces corniches de craie où t'accoudant tu mêles tes traits purs et labiles à l'immobilité miraculeuse des Statues ! Ecarte ces clartés intolérables, ces saignements du ciel qui éclaboussent depuis trop longtemps mes yeux. Ta pantoufle est dans mes cheveux, génie au visage fumé, ténèbre éclatante enroulée à mon souffle. Empare-toi du reste de ma vie, empare-toi de toutes les

vies, marée montante à l'écume de fleurs. Des présages par-dessus des tours, des visions au fond de mares d'encre, dans la poussière du café, des migrations d'oiseaux sur la latéralité des devins, des cœurs consultés par des doigts sanglants, des rumeurs, annoncent — les temps se déroulent des draperies — ton règne et ton cyclone, adorable sirène, clown incomparable des cavernes, ô songe adossé au corail, couleur des chutes, odeur du vent ! 1924 : sous ce nombre qui tient une drague et traîne après lui une moisson de poissons-lunes, sous ce nombre orné de désastres, étranges étoiles dans ses cheveux, la contagion du rêve se répand par les quartiers et les campagnes. De grands exemples se lèvent des champs purs. Quel est cet homme au bord des mythes et de la mer, tout à la neige et au silence ? Un autre fermé à tous vit dans sa roulotte avec une armée de domestiques. Un autre, qui ouvrait à peine les yeux sur ce monde, est mort devant la police et son père, comme la voiture passait sous les murs d'une prison ; et cette femme, cette femme qui avait écrit au mur d'un café : « Il vaut mieux essayer les verres que les

coups de feu. » Un autre, qu'a-t-il fait en Chine tout ce temps, entre deux rêves qui ont le son du sel ? Un autre, un autre : vous avez peint la Nuit et c'était la Nuit même. Et vous le ciel : et c'était toute l'émeraude du destin. Un autre rêve, encore un autre rêve : le désert au-dessus des villes, les volets tous pareils et les pas feutrés de la vie, on tuerait à bien moins. C'est à bien moins que celui-ci se tue : une pipe de mauvais romanesque, un décor comme nous les aimons, et un beau chronomètre en or sur la table. Et ce grand-là, il n'a pas honte de ses petites chansons impossibles ? Il n'a jamais imaginé qu'une vie enfin s'organise. Quel bénéfice en eut tiré dans sa petite clinique en carton cet autre qui a porté une main froide sur les sentiments de l'homme, et les purs rapports des familles ? Saint-Pol-Roux, Raymond Roussel, Philippe Daudet, Germaine Berton, Saint-John Perse, Pablo Picasso, Georges de Chirico, Pierre Reverdy, Jacques Vaché, Léon-Paul Fargue, Siegmund Freud, vos portraits sont accrochés aux parois de la chambre du rêve, vous êtes les Présidents de la République du rêve.

Et maintenant voici les rêveurs.

*

Il y a une lumière surréaliste : celle-ci qui à l'heure où les villes s'enflamment tombe sur l'étalage saumon des bas de soie ; celle qui flambe dans les magasins de la Bénédictine et sa sœur pâle dans la perle des dépôts d'eau minérale ; celle qui éclaire en sourdine le bureau bleu des voyages aux champs de bataille, place Vendôme ; celle qui subsiste tard avenue de l'Opéra chez Barclay, quand les cravates se muent en fantômes ; la lumière des lampes de poche sur les assassinés et l'amour. Il y a une lumière surréaliste dans les yeux de toutes les femmes. On vient d'abattre sur le boulevard de la Madeleine un grand morceau de réalisme, et par cette brèche vous pouvez apercevoir un peu du paysage qui se poursuit aussi dans les travaux du Moulin-Rouge, cité Véron, dans les démolitions des fortifications parisiennes, dans les champs de statues des Tuileries, aux Gobelins flambant la nuit du mot PARDON en lettres de phosphore, dans les voûtes du métro où cavalcadent les chevaux d'or du chocolat

Poulain, dans les mines de diamants où les fraudeurs s'exposent aux laparatomies avides, dans les solfatares où meurent les petits chiens. Mieux que le grand soleil qu'il déteste, Georges Limbour supporte ce jour de l'au-delà. On n'a pas réussi à le casser du haut de l'escalier d'où la foule le précipita dans les nuits de Mayence, parce qu'il avait horreur des croix et des drapeaux, du chamarré triomphant de la guerre. André Masson à tous les carrefours préside aux lâchers des colombes : les beaux couteaux qu'il aura vus partout sont prêts à être enfin saisis. Si les maisons de Paris sont des montagnes c'est qu'elles se sont mirées dans le monocle de Max Morise : à Argent (Cher) n'a-t-il pas souillé le grand crucifix de la gare ? Paul Eluard, je l'ai vu piétiné par les agents et les machinistes sur un piano et dans les ampoules brisées, ils étaient trente contre ce sursaut des étoiles. Un peu plus tard, je l'ai vu aux pieds du champagne dans un pays de serpents. Puis il est entré dans l'ombre de la terre, où les éclipses morales sont les lustres d'un bal illimité par l'océan, puis il est revenu, il vous regarde. Delteil ?

c'est ce jeune homme que Francis Jammes a supplié au nom de ses cheveux blancs, ce jeune carnivore qui passe ses journées dans les bois de Meudon avec des images sanglantes. Man Ray, qui a apprivoisé les plus grands yeux du monde, rêve à sa façon avec des porte-couteaux et des salières : il donne un sens à la lumière, et voici qu'elle sait parler. Suzanne, êtes-vous brune ou blonde ? Elle change avec le vent, et vous pouvez l'en croire : *l'eau est l'égale de l'homme*. Quel est ce prisonnier d'un grand piège ? Les signes qu'Antonin Artaud fait au loin répondent étrangement dans mon cœur. Mathias Lubeck, ce n'est pas sérieux, vous n'allez pas rengager dans la coloniale ? Il dit que c'est sa honte de n'être pas tatoué. Jacques Baron, sur son bateau, vient de rencontrer de belles femmes blanches : te souviens-tu, mon cher ami, d'un soir que je t'ai quitté près de Barbès, il y avait tant de rôdeurs, alors tu ne pensais pas aux mers orientales, tu avais fait un grand coup de tête vers l'été. André Breton, en voilà un duquel je ne puis rien dire : si je ferme les yeux, je le retrouve à Moret, sur le Loing, dans tout le pou-

droiement du chemin de halage. A ses cheveux frisés on a longtemps reconnu Philippe Soupault, qui parlait aux rempailleurs de chaises, qui riait d'une façon bouleversante vers midi. Denise, Denise : dans la petite rue où l'on s'arrête, le café de couleurs chante-t-il toujours merveilleusement quand vous passez, et se tue-t-on toujours dans le canal, dans la rue Longue, partout où vous menez votre ombre pure et vos yeux clairs. Jacques-André Boiffard refuse de couper ses noirs favoris, avec douceur. Il porte une casquette de velours. Il cherche une situation mais ne veut pas de travail : avis à tous. La magie n'a point de secret pour Roger Vitrac, qui prépare un théâtre de l'Incendie, où l'on meurt comme dans un bois. Il prépare aussi le rétablissement du culte de l'Absinthe, dont on a renversé les cuillères grillées. Jean Carrive, le plus jeune surréaliste connu, est surtout remarquable par un magnifique sens de la révolte : il se lève sur l'avenir avec une provision de blasphèmes. Pierre Picon étend son protectorat sur l'Espagne. Francis Gérard, imprudent comme pas un, vient de se jeter à l'eau de l'exis-

tence : ne connaîtriez-vous pas pour lui une femme extrêmement belle, qui en fasse à vingt ans un homme à jamais perdu ? Simone vient du pays des oiseaux-mouches, ces petits éclairs de musique, elle ressemble au temps des tilleuls. Assommé par les spectateurs au petit Casino, et dans divers cafés de la capitale, Robert Desnos a plusieurs fois essayé la mort pour un mot : *Mots*, dit-il, *êtes-vous des mythes et pareils aux myrthes des morts ?* Les tremblements de terre, c'est où Max Ernst, peintre de cataclysmes comme d'autres de batailles, se retrouve avec le plus d'aise et de plaisir : il est curieux que la terre ne soit pas toujours en train de trembler. René Crevel ne s'est jamais aperçu que cette planète est fixée solidement à l'aide des méridiens et des parallèles ; il est plus qu'aucun somnambule. De grandes colères, une résolution farouche font de Pierre Naville un drôle de corps : je le croirais volontiers destiné à une sorte d'attentat contre la vie, je voudrais connaître la chiromancie pour savoir s'il sera très malheureux. Marcel Noll, mon vieux Noll : tu n'essayeras pas de désertter, mais de qui es-tu l'esclave

sinon des fantômes au fond de tes yeux ? Les gens, vois-tu, c'est un peu de poussière. Charles Baron, imagine-toi, a quitté cet hôtel où vous voisiniez. Il me donne des nouvelles de son frère. Il n'a point perdu les faveurs de cette femme admirable à laquelle je présente une fois de plus mes hommages. Mais celui qui est capable de tout, celui qui est le plus simplement dans le plan héroïque, l'homme qui ne s'est jamais prémuni contre l'existence, celui qu'on rencontre au Soleil Levant, celui qui défie le bon sens à chaque respiration, c'est Benjamin Péret, aux belles cravates, un grand poète comme on n'en fait plus, Benjamin Péret qui tient en laisse une baleine, ou peut-être un petit moineau. Quel dommage que Georges Malkine soit à Nice aujourd'hui ! Je n'ai plus désormais aucune idée de l'élégance, et c'est beaucoup du mystère de cette ville mal éclairée qui est parti pour la côte d'azur. Maxime Alexandre ? Il croit que je l'oublie. On n'oublie pas le désespoir. Les dernières nouvelles que j'ai de Renée Gauthier sont mauvaises. Elles me retiennent de parler de cette jeune femme toute partagée entre une sorte de passion et

l'ingénuité que rien ne saurait lui faire perdre. Mon cher Savinio, abandonnez Rome et venez ici, poussant devant vous la charrette où sont entassés les corps des Niobides. Tout ce monde que j'ai dénombré vous attend. Sans doute qu'il va se passer de grandes choses. Nous avons accroché une femme au plafond d'une chambre vide, où il vient chaque jour des hommes inquiets, porteurs de secrets lourds. C'est ainsi que nous avons connu Georges Bessière, comme un coup de poing. Nous travaillons à une tâche pour nous-mêmes énigmatique, devant un tome de Fantômas fixé au mur par des fourchettes. Les visiteurs, nés sous des climats lointains ou à notre porte, contribuent à l'élaboration de cette formidable machine à tuer ce qui est pour l'achèvement de ce qui n'est pas. Au 15 de la rue de Grenelle, nous avons ouvert une romanesque auberge pour les idées inclassables et les révoltes poursuivies. Tout ce qui demeure encore d'espoir dans cet univers désespéré va tourner vers notre dérisoire échoppe ses derniers regards délirants : « *Il s'agit d'aboutir à une nouvelle déclaration des droits de l'homme.* »



Dans un roman de Marcel Allain, quand le mystérieux Cœur-Rouge, après mille péripéties et la soif et les longs dangers, leurs mirages, arrive au fond du Céleste Empire à ce tombeau fabuleux où il espère trouver l'anneau qui confère le pouvoir, que voit-il, tandis que les oiseaux de nuit s'envolent sur la dalle poussiéreuse de la sépulture profanée ? La trace bien marquée d'un talon Wood-Milne. Et, sans doute que cette fois encore, mes amis, nous lâchons la proie pour l'ombre, sans doute que vainement nous interrogerons l'abîme. Mais c'est l'ombre, mais c'est le silence que nous poursuivons de toute éternité, mais c'est ce grand échec qui se perpétue. Par quel hasard ne lit-on pas sur un monument de nos villes : *A Phaéton, l'humanité reconnaissante ?* Qu'importe. Il a eu le goût du vertige et il est tombé !

Si je considère soudain le cours de ma vie, si j'oublie cet entraînement de l'esprit, et c'est facile, si je domine un peu le sens de cette vie qui me traverse,

qui m'échappe, soudain... Qu'est-ce que tout cela signifie ? Soudain. Je n'attends rien du monde, je n'attends rien de rien. Le sens de cette vie, ah ça mais : que m'importe une découverte, et l'applicable de sa notion ? Connaître ! La pierre dans le gouffre ne connaît que son accélération, ne la connaît pas à vrai dire. Il faut voir l'homme en proie à ses miroirs, s'écriant avec l'accent pathétique de son théâtre : Que devenir ? Comme s'il avait le choix. Grande inutilité, mer mou-tonnante, je suis ta falaise rongée. Monte, monte, enfant des lunes, o marée : je suis celui qui s'use, et que le vent m'emporte. Une simple habitude, quand la nuit est trop dense, avec ses spectres, ses épouvante-ments, si je tends les mains aux lueurs des phares tournants du lointain. Si j'unis de ce trait mental qui les dessine les fameuses constellations, simple habi-tude. Si je chante tout bas. Si je vais, si je viens. Si je pense. Si j'ouvre seulement ces yeux qui n'ont rien vu.

Mais entre tous les airs que parfois je fredonne, il en est un pourtant qui me donne aujourd'hui une libre illusion du printemps et des prés, une illusion de la

liberté véritable. Cet air je l'ai perdu, et puis je le retrouve. Libre, libre : c'est l'heure où la chaîne des anneaux clairs du vent par les moires du ciel s'envole, c'est l'heure où le boulet devient l'esclave des chevilles, où les menottes sont des bijoux. Il arrive qu'aux murs du cachot le reclus taille une inscription qui fait sur la pierre un bruit d'ailes. Il arrive qu'il sculpte au-dessus du rivé le symbole empenné des amours de la terre. C'est qu'il rêve, et je rêve, emporté, je rêve. Je rêve d'un long rêve où chacun rêverait. Je ne sais ce que va devenir cette nouvelle entreprise de songes. Je rêve sur le bord du monde et de la nuit. Que vouliez-vous donc me dire ? hommes dans l'éloignement, criant la main en porte-voix, riant des gestes du dormeur ? Sur le bord de la nuit et du crime, sur le bord du crime et de l'amour. O Rivas de l'irréel, vos casinos sans distinction d'âge ouvrent leurs salles de jeux à ceux qui veulent perdre ! Il est temps croyez-moi, que l'on ne gagne plus.

Qui est là ? Ah très bien : faites entrer l'infini.

LOUIS ARAGON

WILLERHOLZ

FÉERIE DRAMATIQUE EN TROIS TABLEAUX.

PERSONNAGES

Les Morts.

DABO.

IDA DE WANGENBOURG.

GENEVIÈVE DE GRAFENSTEIN.

ROSE DE GEROLDSECK.

Les Vivants.

MÉDARD.

ANSELME.

BARBARA.

DOROTHÉE.

ROSINE.

LA MÈRE.

Groll, Corbeau de la forêt de Saint-Maur.

En Alsace vers 1830.

1^{er} TABLEAU

La cour de Willerholz. Sur le côté, la façade verdie et une partie de la toiture de la vieille demeure. Les portes-fenêtres du rez-de-chaussée, de plain-pied sur la cour, sont ouvertes. Les fenêtres du premier étage, excepté celles du milieu dont on voit briller les vitres, ont leurs volets fermés. Des tilleuls parallèles à la façade, la baignent de leur ombre et laissent cette partie de la cour dans un demi-jour vert. Au fond s'élèvent des bâtiments découpés d'un large porche. Ils se continuent sur le côté. Au centre un puits. Le lierre le recouvre et s'enroule aux fleurons de la crosse de fer qui retient la poulie. L'herbe a gagné toute la cour. Entre les tilleuls et la façade, mais plus près des tilleuls, un banc de pierre sur lequel sont assises la dame de Dabo et Ida de Wangenbourg. A demi agenouillée, les coudes sur les genoux d'Ida, Rose de Geroldseck tourne son fin visage, qu'elle soutient de ses longues mains, vers la dame de Dabo. Près d'elle et debout, Geneviève de Grafenstein, s'appuie d'une épaule au tronc d'un tilleul. La couleur ancienne de leurs robes

*transparaît encore, mais se fond dans le jour glauque
qui les enveloppe.*

Fin dorée d'une après-midi de septembre.

SCENE I

LA DAME DE DABO.

Ils nous chasseront d'ici comme ils nous ont chassées de nos ruines...

IDA DE WANGENBOURG.

Les coups que nous entendions ce matin ont cessé. Le silence se refait peu à peu comme une eau trouble qui se filtre...

GENEVIÈVE DE GRAFENSTEIN.

L'horloge a repris son battement régulier dans sa boîte de chêne...

ROSE DE GEROLDSECK.

Ecoutez-la battre là-haut, lentement, comme le cœur de cette vieille demeure...

DABO.

Le silence convient à notre race. Nous ne sommes

pas de ces morts qui aiment à rôder comme des mendiants autour des maisons. Le fumet des viandes, l'odeur du vin les attire ; ou encore l'aigre relent de la soupe. Et si les chiens ne les éventaient pas et ne se mettaient pas, dès qu'ils apparaissent, à hurler, ils s'asseyeraient volontiers à la table des vivants, bruyante et grossière.

GENEVIÈVE DE GRAFENSTEIN.

Nous, pendant notre vie, nous ne sommes jamais descendues de nos nids d'aigle. Nous y serions encore, s'ils n'avaient pas démoli nos burgs et poursuivi nos âmes jusque dans les ruines.

ROSE DE GEROLDSECK.

Ils s'agitent sans cesse et se heurtent à tout. Avez-vous remarqué comme les choses, dès qu'ils s'en approchent, entrent dans le malaise ?

GENEVIÈVE.

Sitôt que j'entendais le bruit de leurs pas dans la forêt de Grafenstein, je voyais, comme vous dites, les choses souffrir autour de moi. L'herbe était froissée

dans le sentier et la branche ou la pierre qu'ils avaient heurtée par mégarde, rendait un son plaintif et discordant.

GEROLDSECK.

Le chevreuil les craint et le loup les évite...

DABO.

Longtemps je les ai tenus à l'écart de Dabo. Je n'avais qu'à passer sur le chemin de ronde au clair de lune. Maintenant ils rient de mon fantôme. Dabo, tes murs croulants, les hêtres de ta forêt les étayaient de leurs branches ; tous tes blocs disjoints, le lierre, comme un ciment, les liait l'un à l'autre. Il leur fallut d'abord abattre ton avant-garde de géants. Je les ai vus tomber dans la vase de tes douves, avec un sourd fracas, qui se mêlait à ta plainte impuissante, ô Dabo. A la fin ils ont nivelé ta dernière poterne et j'ai dû quitter la tour où j'avais écouté, pendant des siècles, les cors du vent, qui ne cesse pas de courir le cerf à travers les sapins de la Hardt...

WANGENBOURG.

Vous savez ce qu'ils ont fait de Wangenbourg ?
Une auberge !

GRAFENSTEIN.

Ils n'ont pas épargné Grafenstein, ni ses sapins, qui montaient en pèlerinage à la chapelle de Saint Rheinardt. Leurs troncs écorchés gisent dans la vallée de la Zorn où grincement les scieries. Le vent ne nous portera plus leurs *De Profundis*. Jour et nuit la Mossel sanglote autour du roc décapité.

GEROLDSECK.

Hélas, je perdis Geroldseck, alors que j'étais encore le jouet de cette illusion qu'ils nomment la vie. Mon père, comme vous savez, partit en terre Sainte et me laissa seule avec mon oncle, qui livra notre burg au comte de Hohbarr. Je passai dix ans dans une oubliette. C'est là que me surprit ce doux sommeil sur lequel les vivants se méprennent...

DABO.

Sottise plus que méprise en vérité ! A peine avons-

nous succombé à la séduction du silence et notre esprit s'est-il laissé ravir à notre corps, qu'ils croient en avoir fini avec nous. Leur piété mesure la place qu'elle nous assigne : une fosse où notre corps est replié comme une larve, les quatre murs d'une cellule où s'étale, en lettres d'or, leur vanité.

WANGENBOURG.

Leur oubli nous blesse moins que le souvenir de ceux qui nous pleurant encore et nous tourmentant de leurs prières, ne craindraient rien de plus que de nous voir « revenir ». Ceux-là, vous souvenez-vous comme ils se pressaient dans les petits cimetières de la Hardt, ce jour de commémoration où nous nous sommes retrouvés. Leurs glas nous arrivaient de Saint-Maur, de Dabo, de Dinstal et troublaient un ciel pur, déjà plein de la grave allégresse de l'été de la Saint-Martin. Ils allaient penchés, dans des habits de deuil, entre les tombes. Les uns s'agenouillaient très bas et chuchotaient la bouche contre terre ; d'autres paraissaient écouter. Mais il ne montait pas le plus petit bourdonnement de la ruche abandonnée !...

De quel effroi n'eussent-ils pas été saisis tout à coup si, se retournant dans la campagne, ils nous avaient vu marcher derrière eux ou s'ils avaient reconnu celui qui, profitant de leur absence, était entré dans la maison vide et s'était assis sur la pierre du foyer !

GRAFENSTEIN.

Vous me rappelez la lumière de cette après-midi si belle qu'offensait leur tristesse. Je revois Groll volant devant nous, de branche en branche et j'entends ses croassements joyeux. C'est lui, le corbeau millénaire qui est né avec la forêt de Saint-Maur et ne périra qu'avec elle, c'est notre Groll, qui nous a conduit jusqu'à cette demeure oubliée !

GEROLDSECK.

La hampe d'une passe-rose, je m'en souviens, nous salua de l'autre côté du mur et à l'instant où Groll se posa sur la girouette, le porche ouvrit son vantail. De tous petits sapins avaient crû dans la cour, entre les glouterons. Près du puits, un cierge de Notre-Dame

haussait ses veilleuses. Nous pensâmes d'abord entrer dans la forêt du nain Trolling, mais quand Ida, qui nous précédait, eût écarté les feuillages et se fût glissée sous la voûte des tilleuls, une pluie d'or cribla la façade de cette maison. Et elle nous apparut vieille et verdie comme la coque du vaisseau de Sindbad ou comme ce palais qui est au fond du lac noir.

DABO.

Les vivants laissent toujours dans les lieux qu'ils ont habité et qu'ils abandonnent, un peu de leur rumeur : on y entend comme un grésillement ; un crible invisible y paraît diviser le sable du désert.

En entrant dans cette maison, nous avons été surprises par la majesté du silence. Il dominait les choses. Il avait étouffé leur respiration innombrable. Devant ses meubles, ses hautes glaces sans tain, ses tapisseries en poudre et son invraisemblable horloge, que paraissait remonter la main du temps, nous avons compris que cette demeure ne pouvait attendre que des morts et nous avons bien cru que là finirait notre exil...

(Silence. Et soudain un croassement suivi d'un battement d'ailes et d'un bruit de branches et de feuilles froissées dans la cime du tilleul. Rose de Geroldseck se détache d'Ida, d'un mouvement brusque et elles sont debout en même temps que Dabo. Grafenstein se rapproche du banc. La tête levée elles écoutent.)

WANGENBOURG.

Groll ?

(Croassement.)

SCENE II

LES MEMES. GROLL

DABO.

Je ne reconnais pas la voix qui nous hélait sur le chemin de Dinstal. Et si le feu de ta prunelle, qui creuse là-haut le feuillage, si ta hautaine et méditative silhouette ne te trahissaient pas Groll, je croirais volontiers que quelque chat-huant s'est laissé choir à travers les branches de ce tilleul. Mais d'où viens-tu cher guide ? Ta voix est tout enrouée et tes ailes sem-

blent engourdies comme si elles avaient longtemps ramé sur les brouillards du Dags.

GROLL.

La joie qu'il annonce porte le messager, le malheur pèse de tout son poids sur ses ailes. C'est pourquoi vous ne m'avez pas vu venir, par le chemin des airs et me poser, comme autrefois, avec un cri joyeux, sur le faîte de la maison.

WANGENBOURG.

Est-ce le destin qui t'envoie vers nous ?

GROLL.

Vous m'interrogez et déjà vous ne doutez plus.

DABO.

Seul un pressentiment nous révèle parfois ce que tu pénètres toujours avec certitude ; car s'il n'est pas une île où ne puisse aborder notre esprit sur la mer du passé, il ne franchit pas encore la barre de l'avenir. Mais quels horizons borneraient ton regard ? N'es-tu pas le devin qui veille en haut du chêne sacré sur la forêt de Saint-Maur ?

GROLL.

Dix siècles ont passé sur le chêne et n'ont pas flétri sa couronne de gui ; mais le jour n'est pas loin qui la desséchera et de chaque fleuron détachera les perles. Cette nuit, comme je me tenais à la cime et suivais dans le ciel calme, le sillage de la voie lactée, j'entendis au-dessous de moi, un murmure. Et m'étant incliné du côté des sapins, je vis se mouvoir sur les herbes, les longues ombres de leurs branches chargées d'aiguilles. Cependant aucun vent ne rôdait dans le sentier, aucune brise ne glissait au-dessus de ma tête. J'écoutai et bientôt, d'un ténébreux massif, sortit une plainte qui grandit, s'étira par intervalle, et gagna toute la futaie. Une houle creusait les dômes des feuillages et je vis maints vieux arbres s'agiter et battre l'air de leurs branches, comme s'ils avaient voulu écarter les figures d'un cauchemar. Je descendis du chêne et d'un vol qui tantôt rasait les genêts, tantôt trébuchait dans les bruyères, je parcourus la grande allée des châtaigniers. Et partout, au creux des buissons comme au bord des terriers, les bêtes attentives

se reculaient à ma vue et, comme si soudain j'avais augmenté leur panique, se précipitaient à travers les ombres de la forêt.

Quand je parvins au carrefour de Saint-Phal, la lune baignait le chemin et je distinguai, sur la mousse, es traces qui n'étaient ni celles du sanglier, ni celles de la biche, ni celles du chevreuil ; je les reconnus et je les suivis... (*Groll hésite.*)

DABO.

Achève Groll !

GROLL.

et je les suivis... jusqu'au porche... de Willerholz !
(*battement d'ailes, bruissement de feuilles et silence.*)

GEROLDSECK.

Il nous a quittées !

WANGENBOURG.

Aussi mystérieusement qu'il était apparu dans cet arbre...

DABO.

Il s'est délivré de cette sombre vision, qui reste

suspendue sur nous comme une menace du destin.
(Croassement dans la cime. Ida, Rose et Dabo se rapprochent vivement de Wangenbourg qui s'est reculée et leur indique de la main la direction de la façade.)

GRAFENSTEIN.

Il est là sur cette branche...

GEROLDSECK.

Où le voyez-vous, Geneviève ?

GRAFENSTEIN.

Au bord de cette fenêtre dont les volets sont ouverts.

GEROLDSECK.

C'est lui !

WANGENBOURG

Groll ?

GRAFENSTEIN.

Ses plumes se hérissent...

GEROLDSECK.

Il darde ses prunelles...

WANGENBOURG.

Entendez-vous comme il frappe du bec contre la vitre ?

DABO.

Groll ! qu'y a-t-il ?

GROLL.

Elle rôde dans la chambre...

DABO.

Il y a quelqu'un là-haut ?

GROLL.

Derrière la fenêtre...

DABO.

Que vois-tu ?

GROLL.

Une femme...

WANGENBOURG.

Une femme !

GROLL.

Je vois là sur le miroir... une face longue et tra-

versée de rides, âpre comme le plateau de la Houb où les sentiers se perdent dans les pierres...

GRAFENSTEIN.

Il délire !

WANGENBOURG.

Le voici de nouveau possédé de cet esprit qui lui dictait ces étranges paroles...

GRAFENSTEIN.

et qui fait passer maintenant ce spectre sur le miroir...

GEROLDSECK.

Interrogeons-le.

DABO.

Ne le troublez pas !

GROLL.

Elle s'approche... de l'armoire. (*On entend grincer une serrure dans la maison.*)

WANGENBOURG.

Ecoutez !

GEROLDSECK.

ce bruit...?

GRAFENSTEIN.

de serrure...

GROLL.

Les portes se séparent... l'ombre des grands battants tombe sur son visage... je ne vois plus que ses mains qui grimpent, comme des rats, sur les planches !

WANGENBOURG.

Oserait-elle ?

GROLL.

Elle n'épargne rien dans le coffre profond, ni le linge, ni les châles, ni les vieilles dentelles...

GRAFENSTEIN.

Groll !

DABO.

Laissez-le parler Geneviève. ! *(On entend le dé clic de l'horloge et à des intervalles réguliers, mais qui semblent infinis, les tintements de l'heure, dont les vibrations se confondent en une seule note un instant balancée au-dessus du silence.)*

GROLL.

Elle s'éloigne... la voici devant la fenêtre qui s'ouvre sur la forêt.

DABO.

Groll, le chêne de Saint-Maur porte-t-il toujours sa couronne ?

GROLL (*sur le faite du tilleul*).

Il y a tant d'oiseaux ce soir, dans la cime du chêne, que mes yeux hésitent...

DABO.

Les hêtres s'inquiètent-ils encore ?

GROLL.

Ils se tassent et replient leurs feuilles pour la nuit.

DABO.

Et les sapins ?

GROLL.

Ils font le guet.

DABO.

Groll, Groll, regarde bien sur le chemin de Dinstal !

GROLL.

La harde remonte vers l'étang... la laie regagne sa bauge...

DABO.

Et sur la route ?

GROLL.

Là-bas...

DABO.

Là-bas ?

GROLL.

derrière les châtaigniers...

DABO.

Que vois-tu ?

GROLL.

un petit nuage...

— Des grelots tintent au loin, se rapprochent, semblent s'éloigner et bientôt se détachent, avec une sonorité que l'heure et la saison rendent encore plus limpide, sur l'accompagnement en sourdine, du trot d'un cheval. Toutes écoutent. Leur trouble paraît dans leurs attitudes. Dabo, elle-même, ne sait plus résister à son émotion et

laisse échapper dans un cri toute la force qu'elle mettait à la contenir.

DABO.

Groll ! Groll ! les vivants dépouilleront-ils toujours les morts !

Sa voix sombre dans un retentissant coup de heurtoir, qui ébranle le porche. Des pas se précipitent dans l'escalier de la maison. Barbara débouche, traverse la cour, ouvre le portail. On aperçoit dans le cadre, Médard, le cheval qu'il tient par la bride et la charrette chargée de meubles, derrière laquelle s'effacent Rosine et Dorothée. Ida, Geroldseck, Geneviève et Dabo se sont repliées contre la façade. Les taches que font leurs robes, s'éteignent par degré, dans les ombres naissantes du crépuscule.

SCENE III

BARBARA — MÉDARD — DOROTHÉE — ROSINE.

Médard s'avance, le bonnet à la main, et incline devant Barbara sa robuste et maigre stature : il porte une blouse à soutaches qui découvre, au-dessus des guêtres, la bure de sa culotte.

MÉDARD.

Bonsoir... salut... Madame... Nous cherchons la ferme de Willerholz... voulez-vous nous dire...

BARBARA.

Etes-vous les Kronen ?

MÉDARD.

La famille Kronen.

BARBARA.

Je suis votre sœur Barbara.

MÉDARD.

Que Jésus-Christ soit loué ! (*Un mouvement le porte, les bras ouverts, vers Barbara à qui paraît échapper son geste.*)

BARBARA.

Faites avancer le cheval !... Prenez garde, il y a un puits dans la cour. (*Médard, précédé de Barbara, reprend la bride du cheval et le guide à travers la cour.*)

BARBARA.

Là... là... halte ! mon frère. Je ne crois pas avoir oublié votre nom : Gaspard ? ou peut-être Médard ?

MÉDARD.

Médard, Madame.

BARBARA (*désignant Dorothée et Rosine.*)

Et celles-ci ne sont-elles pas mes sœurs ?

MÉDARD

Dorothée et notre petite Rosine.

BARBARA.

Il n'y a pas longtemps, j'ai appris qu'elles étaient nées...

MÉDARD.

Dorothée est venue pendant cette disette qui a suivi votre départ. Rosine ne commencera ses vingt ans qu'à la Saint-Michel.

BARBARA.

Quel âge a l'aînée ?

DOROTHÉE.

Plus de trente ans Madame.

BARBARA.

Voici donc plus de trente années que j'ai quitté la maison pour aller servir dans le nord. Depuis, j'ai passé

la mer et traversé bien des contrées et bien des villes ; et chacun de ces voyages, où j'accompagnais ma maîtresse, m'emportait toujours un peu plus loin de vous et, si je n'avais pas rencontré ce Winterk lied...

MÉDARD.

Le ménétrier ?

BARBARA.

le ménétrier de mon enfance, je ne connaîtrais pas vos malheurs, comment vous avez perdu le père et vous êtes engagé chez le bourgmestre de Marienthtal.

MÉDARD.

Nous avons tout vendu : le champ et la vigne. A cette époque je ne conduisais pas encore ma paire de bœufs et la maladie s'était déjà mise sur les yeux de la mère. Le bourgmestre nous a pris par charité. Certes, nous ne l'eussions jamais quitté si nous n'avions pas reçu votre lettre.

BARBARA.

Mais depuis ce temps ne vous êtes-vous pas libérés envers lui ?

MÉDARD.

Je l'ai aidé de mon mieux à cultiver ses terres et j'ai soigné son bétail. Dorothée avait sa peine à traire les vaches, battre le lait pour le beurre et presser le caillé pour les fromages...

BARBARA

Et votre jeune sœur ?

MÉDARD.

Elle apprit à filer le chanvre et pour coudre la toile, il n'y avait pas, je puis le dire sans la vanter, d'aiguille plus adroite dans Marienthal.

BARBARA.

Nous lui confierons donc le soin de la maison, à Dorothée celui de la basse-cour et de l'étable et vous, mon frère Médard, vous vous chargerez de la terre.

MÉDARD.

Et quel maître devons-nous servir ?

BARBARA.

Vous-même.

MÉDARD.

Nous-même ?

BARBARA.

Ne vous ai-je pas écrit que ma maîtresse était morte et qu'ayant usé de si longues années de ma vie, elle avait cru devoir me léguer ce domaine.

MÉDARD.

Toutes ces choses-là, nous ne les avons pas bien comprises dans la lettre. Il nous a suffi de savoir que nous retrouverions bientôt notre sœur Barbara....

BARBARA.

Que cet héritage soit donc partagé entre nous, ou plutôt, qu'il appartienne à chacun.

MÉDARD.

Gardez tout le bien ma sœur, et laissez-nous vous servir.

BARBARA.

Votre sang est le mien. Tant que vous ne serez pas affranchis, je pourrais douter que je sois devenue libre.

MÉDARD.

Comment oserions-nous... accepter...

BARBARA.

Prenez Willerholz ! Portez le feu sur ses friches et ouvrez ses terres au soleil ! Je n'ai pas encore exploré la maison. Hier seulement, pour la première fois, j'en ai franchi le seuil. Si le vent y souffle par plus d'une lézarde, la pluie n'en a pas pourri les vieilles poutres et le temps en a respecté les meubles. Mais pourquoi vous êtes-vous chargés de toutes ces hardes ? Je vous avais écrit de les laisser à Marienthal.

MÉDARD.

Il eût fallu les vendre ou les donner. Et vendre le lit du père, cela ne nous était pas possible. Nous avons pris la huche où manqua si souvent la farine, l'armoire qui nous vient des ancêtres et l'horloge qui a sonné pour eux jusqu'à la fin, comme elle sonnera pour nous. Puis, nous avons enmené... la mère...

BARBARA.

Vous l'avez laissée en route ?

MÉDARD.

Elle est là couchée sur une pailleasse, au fond de la charrette, vieillie, presque aveugle et toute cassée par les douleurs. Dorothée ! *(Il remet à Dorothée la bride du cheval et retire la ridelle qui ferme le fond de la charrette. Puis il aide la mère à se soulever, la porte plus qu'il ne la soutient, à travers la cour, jusqu'au banc de pierre et l'y assied avec précaution. Pendant ce temps Rosine prend dans la charrette une béquille et la range le long du banc. Elle s'incline devant la mère et se place à sa gauche ; de l'autre côté Médard se tient penché.)*

SCENE IV

LES MÊMES — LA MÈRE.

MÉDARD.

Mère, voici que nous sommes arrivés chez notre sœur Barbara. *(Silence et profond soupir, comme si la mère s'éveillait soudain.)*

MÉDARD *(élevant la voix)*.

Mère, notre sœur Barbara est là !

LA MÈRE (*se soulevant sur la béquille*).

Oh.! Oh.! Médard, où est-elle ? (*Médard lève un regard inquiet sur Barbara qui s'avance vers la mère et lui prend les mains.*)

BARBARA.

Je suis là, mère, je vous tiens les mains.

LA MÈRE.

Est-ce bien toi, Bervelé, ma fille ?

BARBARA.

Votre fille, celle que vous avez quittée un matin d'hiver, sur la place de Wrangen....

LA MÈRE.

Approche ton visage. (*Barbara se penche vers la mère et l'embrasse ; elle se redresse et après un silence.*)

BARBARA.

un matin du mois de janvier, vous souvenez-vous ?

LA MÈRE.

Hélas, je n'ai pas oublié... c'était le jour de l'Épiphanie...

BARBARA.

Le jour de l'Epiphanie. Quand je suis sorti de la maison paternelle derrière vous, le vent en a rabattu la porte...

LA MÈRE.

Le vent du Rossberg...

BARBARA.

comme pour me défendre de revenir. Il soulevait la neige autour de nous, il n'avait pas de peine à percer nos hardes...

LA MÈRE.

Ce jour-là, il m'a glacée pour toute la vie...

BARBARA.

Il nous a chassés jusque sur cette place de Wrangen, vous rappelez-vous, mère ? L'auberge de l'Aigle était encore fermée, mais la diligence était prête à partir...

LA MÈRE.

Hélas, je me souviens !

BARBARA.

Il y avait là des gens de Guémar et du pays d'Aubur. Pendant quelques instants nous sommes restés debout sur cette place, à l'écart des autres... j'ai voulu vous parler ; mais vous avez ouvert votre grand châle et vous m'avez attirée contre votre poitrine ; puis vous avez jeté un cri quand le maître des postes m'a hissée dans la voiture : il nous a séparées jusqu'à ce jour où nous nous retrouvons, moi toute grise déjà et vous ma mère, toute blanche et si reculée dans la vieillesse !

LA MÈRE.

Nous t'avons attendue... le père seul s'est lassé de t'attendre.....

BARBARA.

Comme vous le savez, je suis allée servir ces gens qui nous avaient écrit dans notre malheur. Plus tard j'ai eu d'autres maîtres, loin de notre pays et je me suis engagée plus loin encore, assez loin pour m'ôter tout désir de retour.

LA MÈRE.

Le temps n'a pas usé notre peine.

BARBARA.

Il a usé le mal que j'avais emporté de la maison. Pendant des mois, pendant des années, j'ai entendu votre appel ; mais le souvenir du pain noir que, tout enfant, je vous retirais de la bouche, m'a toujours détourné de vous revenir.

LA MÈRE.

Notre part ne s'est pas accrue... Hélas, le goût du seigle, tu l'as changé pour nous en amertume...

BARBARA.

Le pain de l'exil n'est pas moins amer, je l'ai mangé dans la dure solitude où me condamnait le service. A la fin j'ai vaincu ma répugnance. Barbara s'est raidie et s'est fermée aux autres, ne gardant pour vivre que sa volonté et cet espoir de s'affranchir un jour et de vous tirer de la servitude.

LA MÈRE.

Dieu soit loué, Bervelé, qui te ramène assez tôt pour me fermer les paupières ! *(Elle laisse retomber sa tête sur la béquille.)*

BARBARA *(se tournant vers Médard)*.

Mon frère, il est temps de dételer votre cheval. La nuit approche. Avant qu'elle ne soit tombée, allons prendre possession de cette demeure.

(Elle pénètre dans la maison, suivie de Rosine et de Dorothée qui soutiennent la mère.)

MICHEL IEHL

LUCE, L'ENFANT NÉGLIGÉE

Les terres basses sont couvertes de brume ; une figure plus grande se lève et va son chemin sans quitter le sol, c'est un nuage. Hier, un gosse a crié dans la rue à Marie-Jeanne : « Je le sais, va, que vous avez couché avec des soldats ! » Les deux sœurs avouent donc Aytré et Carois : les voilà, assis sur la terrasse, qui regardent le pays, le brouillard. Le docteur qui tournait autour d'Yvonne les voit de son jardin, se compare à Carois, Luce peut les approcher.

« Si elle bavarde, plus tard ? demande Aytré. — Je voudrais qu'elle dise un mot à son père ; et après ce qu'il a fait, je ne le regarde plus comme mon mari. » Marie-Jeanne ajoute quelques mots, vient serrer les mains d'Aytré qui ne les entend pas, et pleure légèrement.

Luce assied sa poupée sur le fauteuil, et dit : « A présent, Bleurette vous regarde.

— Vous allez à l'école, Luce ?

— Comme dit maman : pourvu que je sache me ramener, ça me suffira. »

Ici le petit Paul, qui dormait avec réserve, se réveille et s'agite dans sa voiture. Que d'enfants.

*

Yvonne : « Oh moi, je ne suis pas cousine de l'arc-en-ciel. »

Carois. — Mais combien as-tu d'amies, de grandes amies ?

— Marie-Jeanne est la meilleure, nous avons beau être sœurs. J'en ai une autre qui habite l'Amérique : c'est elle qui veut me faire entrer au théâtre.

— Et d'amis, c'est moi que tu préfères, n'est-ce pas ? »

Yvonne se fâche : « Qu'est-ce que tu veux dire ? Penses-tu que j'en aie trente-six ? » Puis : « Sache bien que je ne me suis donnée à personne avant toi. N'en doute pas ! »

Pourquoi parle-t-elle livre ? Carois est gêné, Luce vient regarder Yvonne en colère.

A force de s'agiter, Paulot dégringole de sa voiture.

Marie-Jeanne achève d'un coup ses larmes, court le relever, le fait tourner en l'air et l'embrasse.

Aytré lui croyait la tête cassée, c'est qu'il ne connaît pas les enfants. Paul, qui n'a pas eu de mal, va se rendormir.

*

Pendant que Carois se dit : « Il faut que je lui parle sincèrement, l'avenir de notre amour... » ainsi de suite, la chute de Paul rappelle à Yvonne que Luce peut s'ennuyer. Elle s'enfuit derrière un arbre, ses robes volent ; mais Luce, peu s'en faut, reste à sa place. Quand Yvonne se démasque avec de grands rires, Luce sourit. Yvonne en a assez, elle revient. Comme Aytré emmène Marie-Jeanne : « Ils vont encore faire zoum-zoum, ils n'attendent pas la nuit. » Elle n'est plus fâchée. « Je vais t'écrire tout ce que je pense, tout. Attends-moi un peu ». Elle s'en va. Que je voudrais répondre aux gens : je vais vous écrire. Voici Luce qui apporte une pierre, la moitié d'elle. Carois pense voir qu'elle cale la roue de la voiture. Pas du tout. La

pierre est simplement à l'endroit où a porté tout à l'heure la tête du petit.

Carois distrait regarde l'escalier par lequel la brume monte. Luce va jusqu'à la porte et appelle bas : « Paulot ! Paulot ! »

*

Le petit Paul, cette fois, hurle. « Quelle pierre, quelle pierre », gémit Marie-Jeanne, en chemise. Yvonne court, qui va-t-elle chercher ? D'ailleurs, tout est déjà manqué : personne ne comprend l'effort de Luce pour persuader à ces grandes femmes qu'il faut la mettre au courant des choses, si difficiles soient-elles (puisqu'elle s'entend aussi bien qu'une autre aux jeux véritables, qui fâchent et qui font pleurer)

JEAN PAULHAN

LA DORMEUSE

*Figure de femme, sur son sommeil
fermée, on dirait qu'elle goûte
quelque bruit à nul autre pareil
qui la remplit toute.*

*De son corps sonore qui dort
elle tire la jouissance
d'être un murmure encor
sous le regard du silence.*

*

*Eau qui se presse, qui court —, eau oublieuse
que la distraite terre boit,
hésite un petit instant dans ma main creuse,
souviens-toi !*

*Clair et rapide amour, indifférence,
presque absence qui court,
entre ton trop d'arrivée et ton trop de partance
tremble un peu de séjour.*



*Salut ! grain ailé qui s'envole vers
son sort, à gauche, à droite...
Que ton vol doit être cher
aux hasards qui te convoitent.*

*Ils se croient puissants, chacun d'eux,
par son souffle perfide ;
mais à la fin tu hésites un peu...
C'est ton hésitation qui décide.*

RAINER MARIA RILKIE

ROBERT HERRICK

Auguste Morel détache pour nous de son anthologie en préparation, *la Muse angloise* (1), six poèmes de Robert Herrick, bien mal connu chez nous et beaucoup plus connu que lui dans les pays de langue anglaise. Quatre sont parmi les plus beaux des *Hespérides* et deux autres représentent bien la valeur moyenne des pièces qui composent l'œuvre de Herrick (2).

Le plaisir de cette lecture nous a conduit à une rêverie sur Robert Herrick, en l'absence du texte, sur le Robert Herrick demeuré dans notre souvenir avec les impressions encore faîches de nos premières lectures des *Hespérides* quand nous avions vingt ans.

Il est le grand Erotique de l'Angleterre, et contemporain d'un des grands érotiques italiens, Marino, et du grand érotique espagnol, don Esteban de Villegas,

(1) *La Muse Anglaise* mise en vers français par Annie Hervieu et Auguste Morel (à paraître).

(2) Trois de ces poèmes ont été traduits par M. Émile Legaies (*Dans les sentiers de la Renaissance anglaise*, tirage à part de « La Revue de l'enseignement des langues vivantes ».) A signaler l'excellente monographie de M. Floris Delattre : *Robert Herrick*, Paris, Alcan, 1912.

groupés dans l'ordre des temps comme ils le sont dans nos bibliothèques. Songer à un d'entre eux nous fait songer aux deux autres. Mais de peur de nous égarer, restons près de cet Anglais. Laissons de côté ses longs poèmes, — les pièces féériques, les pièces bachiques, et sa paraphrase du long épithalame de Catulle, que nous n'avons jamais désiré lire parce que nous aimons trop l'original ; laissons aussi les distiques moraux, et quelques grossièretés qui auraient choqué le sens que ses contemporains continentaux avaient de la bienséance et dont aujourd'hui votre chauffeur et ma cuisinière à peine daigneraient rire. Et laissons de côté les poésies religieuses. Ce qui reste est encore assez beau, et assez grand pour y conduire une longue rêverie.

Ce pays s'ouvre devant nos pas comme les prairies du poème de la Fête du Printemps, soudain transformées en avenues de ville par la foule des garçons et des filles qui vont cueillir le May, l'aubépine en fleur, tandis que les ruelles du village sont changées en sentiers de forêt par les rameaux dont les maisons ont été couvertes.

Au matin une belle fille se lève et revêt ses beaux

habits comme les arbres se sont revêtus de leur feuillage. Nous l'accompagnons dans la journée jeune encore sous sa brume qui fuit vers les bois et dans sa rosée qui brille. Tout est rose et bleu clair et vert tendre, et le blanc pur, ce sont les corps d'Electra, de Corinna et de Julia qui le donnent, leurs Mains, Jambes, Cuisses, Fesses, — avec ces majuscules dont l'emploi est le fait, mûrement médité, de l'auteur et non pas de la typographie de l'époque. Ainsi lorsque Anthea lui demande de rattacher sa chaussure, la *Cheville* qu'il baise hardiment aura la majuscule, tandis que le *genou*, qu'il a honte d'avoir voulu baiser parce que la rougeur soudaine de la jeune fille le lui a défendu, n'aura que la minuscule.

Dans une chambre, de belles jeunes femmes assemblées, assises, se touchant, riantes et moqueuses, mais sensibles à un compliment bien fait, travaillent à des dentelles ou à des broderies, et forment un autre Parlement des Roses, sous la présidence de la Muse de Robert Herrick, qui est la Muse des Roses. Dehors, aux bois et aux champs, elles dansent et courent, et cueil-

lent des fleurs qu'elles baisent pour leur demander pardon de les avoir cueillies et pour les saluer comme des sœurs, comme se baisent à l'adieu les dames espagnoles, comme les descendantes des femmes que Robert Herrick a chantées ont encore aujourd'hui, dans les comtés de l'Ouest, la gracieuse habitude de baiser les bouquets, — et ne soyez pas surpris si la fille de l'aubergiste, en Somerset ou en Devonshire, baise une à une, en les posant, les capucines dont elle orne la nappe et les cristaux de table dressée. A ce trait, et à d'autres encore, — un Rire, un Regard, une Rougeur, — on entrevoit les modèles vivants de sa Corinna, de sa Julia, de toutes ces « chères » et « filles », et celle à qui il écrit « deare », et celles qui sont dans ses vers « a lasse » ou « a girle », avec cet e muet que demandait l'orthographe du temps, cet e inutile que nous imaginons écrit par Herrick avec une dilection et un soin particuliers et le plaisir secret d'y attarder sa main. Les mots qui désignent les différentes parties du corps féminin ont dû aussi être écrits lentement, et leurs majuscules bien tracées : le mot Nipples, par exemple, avec ce groupe

central de consonnes qui peint si bien la chair fragile et fripée et les tendres boutons, bien mieux que l'espagnol pezones ou que l'italien capezzoli, et presque aussi bien, vraiment, que le latin papillæ.

Mais il y a aussi les parfums, le chant et la musique. Douces, parfumez-vous avec vos vêtements et vos ha-leines, et toi brise, qui nous apporte sans doute le parfum de celle qui sort de son lit ou de celle qui se dévêt... Dans le nom d'une étoffe, léger et transparent comme elle-même, il y a aussi un parfum. Et puis il y a les colliers d'ambre, et les bagues portées au pouce, qui laissent plus blanchement et plus naïvement nus les autres doigts. Et puis, la voix :

Si pure, si douce, si argentine est ta voix

Que s'ils pouvaient l'ouïr, les damnés cesseraient leurs
[cris,

Et t'écouteraient (tandis que tu vas et viens dans ta
[chambre)

Fondre des mots mélodieux à des luths d'ambre.

Et la transfiguration de la femme dans le chant :
Tant que vous n'avez pas chanté ou touché votre luth,

*Nous savions que c'était Chair-et-Sang qui étaient assis,
[là, muets,*

*Mais quand votre instrument et votre voix se sont fait
[entendre,*

Ce ne fut plus vous alors, mais un Séraphin...

Et le vœu : Mourir, et devenir un luth.

*Mais voyons ! Ne serait-ce pas le luth de Délie et
celui de Maurice Scève qui retentiraient encore sous les
doigts de Herrick :*

Luth résonnant, et le doux son des cordes...

Entre ses bras, ô heureux, près du cœur...

et la voix de Délie que nous entendons :

Cette douceur célestement humaine

Qui m'est souvent peu moins que rigoureuse,

Dont spire, ô dieux ! trop plus suave haleine

Que n'est Zéphire en l'Arabie Heureuse.

et la blancheur et l'haleine de Délie :

Car seulement l'apparent du surplus,

Première neige en son blanc souveraine

Au pur des mains délicatement saine

Ahontirait le nu de Bersabée,

Et le flagrant de sa suave haleine

Apourrirait l'odorante Sabée ;

et surtout ce poème sur l'haleine de Julia, lorsque Herrick lui dit que si elle souffle sur les lèvres de son cadavre il demeurera incorruptible, ne serait-ce pas un écho de

Mais toi qui as, toi seule, le possible

De donner heur à ma fatalité,

Tu me seras la myrrhe incorruptible

Contre les vers de ma mortalité,

et encore ces allusions aux grands événements contemporains, qui reviennent périodiquement dans les *Hespérides* et dans *Délie objet de plus haute vertu* ?

Très probablement non. Et on peut même se demander si lui, et Marino et Villegas, ont connu le nom de Maurice Scève. Mais tous quatre ont mis en œuvre presque exclusivement des thèmes italiens et latins. Même ce poème si grave, si lourd du remords d'avoir négligé la mémoire et le tombeau de son père, mais à la fin duquel il se console en lui disant qu'en échange de la vie mortelle qu'il a reçue de lui, il lui donne « une vie

immortelle par ses vers », même ce cri du plus profond du cœur n'est qu'un thème choisi par Robert Herrick parmi les thèmes de ses prédécesseurs, un des thèmes obligatoires de la poésie élégiaque. Thème encore, et thème italo-romain presque sûrement, le rêve où le poète se voit transformé en vigne et enlaçant de ses rameaux et voilant de ses feuilles sa maîtresse nue, *jeune Bacchus prisonnier de son arbre*.

Mais ce n'est pas une raison pour nous méfier de l'émotion qu'il nous communique, ou pour moins estimer son génie. Le thème a été repensé, revécu, ressuscité. D'autres mots, d'autres tournures, d'autres rythmes l'ont revêtu. C'est ce qu'il appelle l'*enchantement* du poète et ce que L.-P. Fargue vient de nommer « le Colorant ». Au cours de cette opération alchimique, le vieux thème traditionnel a disparu pour renaître en pleine jeunesse, et dans l'esprit du Poète-ministre-de-l'Evangile la mort a été absorbée dans la Victoire.

V. L.

POÈMES

DESORDRE ENSORCELEUR

*Discret desordre en la toilette
Y met un charme libertin.
Linon que sur l'espaule on jecte
Avecques un parfait dedain ;
Lacet qui court la pretantaine
En maistrisant le Rouge Corps ;
Molle Manchette qui entraine
Ses rubans en confus desbord ;
Vague enjôleuse (et Memorable)
D'un tempestuëux cotillon ;
Nœud du soulier distrait, affable,
Et qui plaît par son sans façon,
M'en disent cent fois davantage
Qu'un Art partout precis et sage.*

AUX VIERGES,
QU'ELLES USENT BIEN DU TEMPS

*Des Roses hastez la cueillette,
Le vieux Temps vole sans respit,
Et demain trouvera desfaicte
La fleur qui ce jour vous soubrit.*

*La Lampe du Ciel, le Soleil,
De plus en plus haut s'achemine,
Et plus vite il parcourt le ciel,
Et plus tost on voyt qu'il decline.*

*L'âge est meilleur qui vient d'abord,
Chaud le Sang, chaude la Jeunesse !
Un temps moins bon succède, et lors,
Un pire à sa suite se presse.*

*Sans faire les effarouchées
Usez des jours, prenez espoux ;
Vos primes fraîcheurs dessechées
Las ! Sur le tard languiriez-vous.*

AUX BELLES-D'UN-JOUR

*Belles-d'un-jour, pleurent nos yeux
De la haste qui vous fait clore,
Alors que l'Astre matineux
A my-course n'est point encore,
Prolongez un peu vostre regne,
Que le jour fugitif atteigne
A la vesperale Priere,
Pour qu'ayant joint nos oraisons,
Ensemble aussy nous en allions.*

*Brefs sont nos jours comme vos jours,
Court de nos Printemps est le cours ;
Nous croissons tost pour nous deffaire,
Comme vous, comme tout sur terre.
Comme vos heures nous passons,
Comme averse d'Esté seichons ;
Ainsi des l'Aube la rosée
De ses perles depossedée.*

AUX PREES

*Toute fraischeur vous fustes, Prées,
Toute verdure et toutes fleurs,
O Promenades préférées
Des Filles aux loisirs rieurs.
Vous qui cogneustes leurs manieres,
Leurs rondes Corbeilles d'Osier,
O vous qui les veistes baiser
Et puis cueillir les Primeveres.
Vous qui ouytes leurs doux chants,
Qui vîtes leur Ronde ordonnée,
Chaque Vierge comme un Printemps,
De Chevre-fueille couronnée.
Hélas nulle n'est demeurée,
Qui vous fouloit d'un pied d'argent,
Et dont la Tresse denouée
De ce sejour fut l'ornement.
Prodigues, ayant escompté
Vostre fonds, reduites aux gênes,
Seules, il vous faut lamenter
Le lieu ruiné de vos domaines .*

DE SON LIVRE

*Je chante les Ruisseaux, Oiseaux, Fleuraisons, Treilles,
D'Avril, May, Juin, Juillet, toutes Fleurs nompareilles,
Le Mai, le Char de la moisson, Festes et Veilles ;
Le Marié, l'Espouse, et leurs Gasteaux dorés ;
De Jeunesse et d'Amour je traicte, et par degrez,
J'en arrive à chanter les chastes voluptez ;
Je chante la Rousée et la Pluye, et descriis
Les Baumes, les Onguens, Epices, Ambre gris ;
Je chante l'éternel Changement, et je dis
Comment les Lys devinrent Blancs, Rouges les Roses ;
Je descriis les Bosqueis, le Jour qui fuit les choses,
Je chante Mab, sa cour, et son Espoux, et j'ose
Dire l'Enfer ; je chante (et tousjours chanteroi)
Le Ciel, tant qu'à la fin, j'espere, y monteroi.*

A DIANEME

*Douce, de ces deux yeux ne soyez orgueilleuse,
Qui dans leur Firmament scintillent, astres clairs ;
N'ayez nulle fierté, dans la joute amoureuse,
De rester libre alors que tous portent vos fers ;
Ne tirez vanité de ces cheveux, merveille
Qui des vents Langoureux souffre les privautez.
Quand de l'extrémité de vostre tendre oreille
Tombera ce Rubis qu'aujourd'huy vous portez,
Ce rubis, ceste Gemme, à soy tousjours pareille,
Prevaudra sur la fin d'un monde de Beautés.*

Traduit des *Hespérides* (1648).

de ROBERT HERRICK

(1591-1674)

par ANNIE HERVIEU.

et AUGUSTE MOREL